

l
8 h

AB
133591



00
XIII



LE BOURGMESTRE

DE SARDAM,

OU

LES DEUX PIERRE,

COMÉDIE-HÉROÏQUE

EN TROIS ACTES ET A GRAND SPECTACLE,

Par MM. MELESVILLE, BOIRIE ET MERLE;

Musique de M. SCHAFFNER ; Ballets de M. LABOTTIÈRE.

*Représentée, pour la première fois, à Paris, sur
le Théâtre de la Porte-St.-Martin, le 2 juin 1818.*



PARIS

CHEZ J.-N. BARBA, Libraire,

Éditeur des Œuvres de Pigault Lebrun,

Palais-Royal, derrière le Théâtre Français, n^o. 51.

De l'Imprimerie de HOCQUER, rue du Faubourg Montmartre, n^o. 4.

1818.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

- PIERRE I^{er}. Czar de Russie, sous le
nom de Pierre Michaloff, garçon
charpentier russe. *M. Philippe.*
(Franc avec noblesse, et par fois bouillant
et impétueux, 25 ans. Premier rôle.)
- PIERRE FLIMANN, garçon char-
pentier russe *M. Pierson.*
(Naïf, amoureux et très-attaché à Michacoff,
25 ans. Deuxième comique.)
- VAN-BETT, bourgmestre de Sar-
dam. *M. Potier.*
(Sot, important et entêté, 60 ans. Premier comique.)
- Le général LEFORT, ami du Czar
et son ambassadeur près des Etats
généraux de Hollande *M. Dugy.*
(Caractère noble. Second rôle.)
- Le marquis de CHATEAUNEUF,
ambassadeur français *M. Lancelin.*
(Vif, spirituel et semillant avec noblesse, 25 ans.
(Jeune premier.)
- Lord SIPLEY, secrétaire de l'am-
bassade anglaise *M. Moëssard.*
(Froid et mystérieux avec prétention, 40 ans.
(Financier.)
- MARIA, nièce du bourgmestre. *Mlle J. Vertpré.*
(Ingénuité.)
- BROWN, maître charpentier de
Sardam *M. Pascal.*
(Grime.)
- Un Officier hollandais *M. Livaros.*
- CHARLOTTE, fiancée de Brown fils. } *Personnages*
BROWN fils. } *muets.*
- Un Kalmouck
Charpentiers hollandais.
Habitans de Saardam.
Gardes, Officiers, etc.

La scène se passe à Sardam, en 1698.

LE BOURGMESTRE

DE SARDAM,

OU

LES DEUX PIERRE,

Comédie-héroïque en trois Actes.

ACTE PREMIER.

*Le théâtre représente une vue intérieure des chantiers de Sardam ,
du côté occupé par les cabanes des charpentiers.*

SCENE PREMIERE.

LE CZAR, PIERRE FLIMANN.

(Au lever du rideau, les deux Pierre sont assis près de leur cabane , et causent familièrement. Ils sont vêtus en charpentiers.)

PIERRE FLIMANN.

De par toutes les Sainte-Barbes de la flotte hollandaise ! je veux mourir si je comprends un seul mot à ton compte !...

LE CZAR.

C'est pourtant bien clair ; mais tu ne m'écoutes pas ...

PIERRE FLIMANN.

Si fait... si fait... Voyons un peu... Tu as reçu notre paie du mois ?

LE CZAR.

Vingt ducats pour chacun....

PIERRE FLIMANN.

Bon ! la dépense.

LE CZAR.

Elle a été forte...

PIERRE FLIMANN.

Je m'en doute... J'avais du chagrin, et j'ai bu ce mois-ci deux fois plus qu'à l'ordinaire. Mais c'est égal, il faut se rendre compte.... Voyons....

LE CZAR.

Quinze ducats... pour notre pension... Huit ducats à la taverne de l'arsenal.

PIERRE FLIMANN.

Huit ducats... C'est juste.

LE CZAR.

Onze au vaisseau amiral, pour le déjeuner d'hier.

PIERRE FLIMANN.

Oh! celui-là, je n'y ai pas de regret; je m'en suis donné à cœur-joie.

LE CZAR.

Somme totale...

PIERRE FLIMANN.

Aie!... aie!...

LE CZAR.

Il nous revient à chacun douze ducats.

PIERRE FLIMANN, très-étonné.

Qu'est-ce que tu dis donc, Michaloff?

LE CZAR.

Les voilà. (*Il lui donne douze pièces.*)

PIERRE FLIMANN, les regardant.

Comment diable! Quinze et huit d'une part, cinq et six de l'autre; ça fait... ça fait...

LE CZAR, l'interrompant.

Allons, ça fait... ça fait... Es-tu fâché de m'avoir choisi pour ton trésorier?

PIERRE FLIMANN.

Non, morbleu!... Mais je ne conçois pas... Avant ton arrivée à Sardam, je ne pouvais jamais joindre les deux bouts du mois.... Depuis que nous faisons bourse commune, je dépense de tous côtés, je bois à toutes les tavernes et j'économise encore quelques ducats.

LE CZAR, riant.

Sois tranquille, mon cher Pierre; quand je partirai, je te donnerai mon secret.

PIERRE FLIMANN.

Est-ce que tu songes à nous quitter?

LE CZAR.

Non.. Mais voilà bientôt un an que je suis éloigné de ma famille, de mon pays; et tôt ou tard il faudra finir par céder aux desirs de ceux qui me rappellent avec tant d'instances..

PIERRE FLIMANN.

Foi de Pierre Flimann, cette séparation me désolera. Tu es un brave garçon; je t'air comme un frère. Ton humeur franche, ton caractère, ta vivacité, ton ardeur pour le travail, ta brusquerie même: tout cela me convient à merveille... Il n'y a pas jusqu'à cette conformité de noms qui ne m'ait attaché à toi. On ne nous appelle que les inséparables, les deux Pierre...

LE CZAR.

h! j'ai bien encore à tes yeux une qualité plus précieuse que toutes les autres.

PIERRE FLIMANN.

Laquelle donc ?

LE CZAR.

Eh ! parbleu ! celle d'écouter avec une patience imperturbable, le récit de tes amours pour la nièce de notre imbécille bourgmestre, cette piquante Maria... aussi fine, aussi jolie que son oncle est sot, et ridicule.

PIERRE FLIMANN.

C'est vrai.... Tu as gagné ma confiance dès le premier jour que je t'ai vu.... Mais à propos de mes amours avec la petite Maria.... Sais-tu que je tremble d'avoir fait une sottise....

LE CZAR.

Cela m'étonnerait.... Tu les fais d'ordinaire avec une assurance intrépide.

PIERRE FLIMANN.

Raillerie à part, je m' suis jeté dans un guépier.

LE CZAR.

Est-ce que Monsieur Van-Belt, notre Bourgmestre, se doute de quelque chose.

PIERRE FLIMANN.

J'en ai peur... Plusieurs de nos camarades m'ont déjà prévenu qu'on lui avait fait de très-mauvais rapports sur mon compte, et qu'il prenait des renseignements auprès du père Brown, le maître de ce chantier...

LE CZAR, *riant.*

Est-ce que tu as quelque affaire d'honneur sur le corps ?

PIERRE FLIMANN.

Pas précisément... Mais j'ai le plus grand intérêt à ne pas être découvert par certaines gens...

LE CZAR.

Je ne t'entends pas.

PIERRE FLIMANN.

Ecoute.... je n'ai rien d' caché pour toi. J' suis né en Russie, comme tu sais. A dix-huit ans, on me persuada que l'on avait absolument besoin de mes services. On me mit un mousquet sur l'épaule, et un uniforme sur le dos : ça ne me plaisait pas trop ; j'ai toujours aimé l'indépendance. Fatigué de tourner à droite quand j'aurais voulu tourner à gauche, d' rester en faction quand j'aurais voulu courir, et d' courir quand j'avais besoin de me reposer... je vis clairement que l'état militaire ne me convenait pas : et un beau jour, je laissai là le mousquet, la faction et l'uniforme, pour venir prendre la hache et le rabot à Sardam.

LE CZAR.

Ah ! je commence à comprendre.

PIERRE FLIMANN.

Mon ancien colonel peut se ressouvenir que j'ai manqué à l'appel.... Il y a beaucoup d'officiers russes à Sardam, et.....

LE CZAR.

Je conçois tes inquiétudes... Si monsieur Van-Bett connaissait cette petite circonstance...

PIERRE FLIMANN.

Il serait enchanté de me faire pendre, d'autant plus, qu'il a déjà fait des poursuites contre plusieurs déserteurs.

LE CZAR.

Il faut nous tenir sur nos gardes.

PIERRE FLIMANN.

Oui, ... oui... Je soupçonne que tu as quelque circonstance du même genre... tu te caches aussi mon cher Michaloff...

LE CZAR.

Moi !

PIERRE FLIMANN.

Tu évites avec soin de parler de ton pays... de ta famille, des raisons qui t'ont conduit à Sardam....

LE CZAR, *souriant.*

Ce n'est pas tout-à-fait le même motif.

PIERRE FLIMANN.

Allons, la main sur la conscience... tu as aussi quelque frasque à te reprocher... mais au surplus cela ne me regarde pas... chacun est libre de ses secrets, et... Je crois que j'entends Maria... Regarde donc si je n'ai pas du malheur... avec un minois si gentil être la nièce d'un Bourgmestre.

SCENE II.

Les Mêmes, MARIA.

MARIA.

C'est bon, Monsieur, c'est bon, vous me direz le reste une autre fois... (*entrant.* Ah ! mon dieu, que ces Français sont pétulans !...)

PIERRE FLIMANN, *courant à elle.*

C'est vous, chère petite Maria !

LE CZAR.

Bon jour, ma belle enfant.

MARIA.

Votre servante, Michaloff.

LE CZAR.

Nous ne vous attendions pas de si bonne heure.

MARIA, *essoufflée.*

Je me suis échappée pendant que mon oncle faisait sa toilette...

LE CZAR.

Eh ! bon Dieu ! vous êtes toute essoufflée.

MARIA.

Je crois bien, j'ai fait une rencontre... un jeune français qui rôde depuis hier aux environs de ce chantier.

PIERRE FLIMANN.

Un jeune homme ! ... il ne me manquait plus que cela ! ... et vous lui avez parlé Mamzelle ?

MARIA.

Il l'a bien fallu pour m'en débarrasser.

PIERRE FLIMANN.

Et qu'est-ce qu'il vous disait ?...

MARIA.

Des folies... Que j'étais fort gentille... qu'il voulait absolument faire connaissance avec moi... et pour la faire plus vite, il allait m'embrasser... quand je me suis enfuie à toutes jambes...

PIERRE FLIMANN.

Morbleu ! Il faut être bien insolent.

LE CZAR.

Allons, ne t'emporte donc pas... dans son pays, ces manières-là ne tiennent point à conséquence, et jamais un Français ne rencontre une jolie fille sans lui dire un petit mot en passant.

PIERRE FLIMANN.

Un petit mot !... un petit mot !... J'enrage !.. depuis que l'envoyé de France est au château de Riswick, pour traiter de la paix, nous ne voyons ici que des jeunes seigneurs, des pages très-familiers, très-causeurs, qui font tourner la tête de nos jeunes filles et mettent nos ménages sens dessus dessous.

MARIA.

Eh ! monsieur Flimann, au lieu de vous occuper des autres, vous feriez bien mieux de songer à vous, au danger qui nous menace.

PIERRE FLIMANN.

Au danger... qui nous menace ?...

LE CZAR.

Qu'y a-t-il donc petite Maria ?...

MARIA.

Il y a monsieur Michaloff, que je crois mon oncle instruit de nos secrets.

PIERRE FLIMANN.

En vérité !...

MARIA.

D'abord, il vient visiter les chantiers qui sont sous sa surveillance... et il y a bien trois ans que cela ne lui est arrivé...

PIERRE FLIMANN, étonné.

Ah ! diable ! ... (à part.) Est ce qu'il aurait reçu des nouvelles de mon colonel...

LE CZAR, à part.

Serais-je découvert.

MARIA.

Il est clair qu'il se doute de notre intelligence... Ensuite il a reçu des papiers... des ordres... enfin je n'ai rien compris à tout cela... mais je suis sûre qu'il se trame quelque chose contre nous...

LE CZAR.

Allons, mes chers enfans, nous tiendrons tête à monsieur le Bourgmestre.

MARIA.

Michaloff, pas d'imprudence ; vous êtes très-violent quand vous vous y mettez.

PIERRE FLIMANN.

Encore hier, il nous a fait une querelle à la taverne...

MARIA.

Ah ! mon Dieu ! voilà un homme qui a l'air de nous espionner !

LE CZAR, à part.

C'est Lefort. (*haut.*) Oh ! celui-là n'est pas à craindre... c'est un de mes meilleurs amis.

SCENE III.

Les Mêmes, LEFORT, *vêtu très-simplement.*

LEFORT.

Bon jour Michaloff, bon jour mon cher Flimann.

LE CZAR, *lui tendant la main.*

Te voilà de bon matin dans notre chantier.

LEFORT.

Une affaire assez importante... (*bas au Czar.*) il faut que Votre Majesté m'accorde un moment d'entretien.

LE CZAR, *bas.*

As-tu reçu des nouvelles de Moscou ?

LEFORT, *bas.*

Oui Sire, et les craintes les plus sérieuses...

LE CZAR, *bas.*

Silence !...

PIERRE FLIMANN, à Lefort.

Salut, monsieur le marchand genevois, comment va le négoce ?

LEFORT.

Pas mal... Je viens commander au père Brown quelques centaines de brasses de gros cable que je dois envoyer dans le Nord. Et vous, Monsieur Flimann, êtes-vous toujours content de votre élève ? les progrès de Michaloff dans la construction...

PIERRE FLIMANN.

Lui !... bah !... il en sait déjà plus que moi... il devine avant qu'on lui explique les choses... Il ira loin ce garçon-là, il ira loin, je vous en répons.

LE CZAR.

Tu crois ?...

PIERRE FLIMANN.

Oui, morbleu ! tu feras ton chemin...

LEFORT, *bas au Czar.*

Renvoyez ces jeunes-gens...

LE CZAR, *bas.*

Chut! ... viens de ce côté. (*ils se parlent bas.*)

PIERRE FLIMANN, *à Maria.*

Allons les v'là encore avec leurs chuchotteries... toutes les fois que cet étranger paraît, ce sont des secrets, des mystères...

MARIA.

Ce Monsieur est peut-être un parent de Michaloff.

PIERRE FLIMANN.

Eh! non... je gagerais plutôt que c'est quelque juif... quelque usurier. Il est toujours à lui faire signer des papiers... pourvu qu'il n'aille pas ruiner ce pauvre garçon.

MARIA.

Il a pourtant la physionomie d'un honnête homme! mais je m'amuse ici... et mon oncle pourrait m'y surprendre!... Je cours rejoindre Charlotte... Sans adieu Michaloff... Monsieur, je vous salue... nous nous reverrons à la noce.

LE CZAR.

A la noce!...

PIERRE FLIMANN.

Pardi! celle de Charlotte et de Jean Brown, le fils de notre patron... nous sommes tous invités.

MARIA.

Vous y viendrez, Michaloff?

LE CZAR.

Je me garderai parbleu bien d'y manquer... c'est à la grande taverne, n'est-ce pas?

PIERRE FLIMANN.

Oui, (*à Maria.*) Attendez que je vous reconduise. Le jeune Français vous guette peut-être encore!... et j'ai une peur de ses petits mots...

MARIA.

Allons, jaloux, donnez-moi le bras.

PIERRE FLIMANN.

Michaloff... je te retrouverai ici. (*Bas en s'en allant.*) Défie-toi de cet homme-là, je te le dis, mon ami: je suis sûr qu' tu lui empruntes de l'argent, et qu'il finira par te mettre dans l'embarras. (*Haut.*) Au revoir... Venez, mademoiselle Maria. (*Ils s'entent.*)

SCENE IV.

LE CZAR, LEFORT.

LE CZAR, *gaiement.*

Ma foi, mon cher Lefort, tu ne jouis pas d'une excellente réputation à Sardam; on m'engage à me défier de toi.

LEFORT, *brusquement.*

Eh morbleu! Sire, c'est votre faute; vous me faites jouer un

Deux Pierre.

B

rôle... Qui diable reconnaîtrait sous ce vêtement l'envoyé du Czar de toutes les Russies près des Etats-Généraux de Hollande.

LE CZAR.

Allons, allons, l'ambassadeur ne peut pas se plaindre, quand le Czar lui-même se trouve très-bien des habits et de la vie de garçon charpentier.

LEFORT.

Il faudra pourtant y renoncer.

LE CZAR.

Y renoncer !

LEFORT.

Oui, Sire. J'ai applaudi à la noble résolution qui vous a fait quitter vos états pour dérober à tous les peuples de l'Europe, les connaissances qui doivent assurer un jour la gloire et le bonheur de vos sujets ; j'ai vu avec admiration un souverain de vingt-cinq ans, s'arracher sans regret aux adulations, aux jouissances si flatteuses que donne le pouvoir suprême, pour se rendre plus digne de régner, et poser les fondemens de sa grandeur future. Partout j'ai suivi Votre Majesté ; en Allemagne, en Hollande, partout j'ai partagé votre enthousiasme, vos travaux. Mais il est tems de mettre un terme à nos voyages. Depuis un an que vous travaillez dans les chantiers de Sardam, sous le nom de Michaloff, la situation de l'Europe a changé. Vos sujets eux-mêmes commencent à murmurer de votre absence, et l'intérêt de la Russie...

LE CZAR, *vivement.*

L'intérêt de la Russie !... Lefort, sous ces habits grossiers, j'ai plus fait dans une seule année pour ma gloire, que le Czar n'aurait fait en six ans, s'il n'eût jamais quitté son trône et le palais de ses ayeux. Grâce à ma persévérance, à mon courage, un peuple ignorant, presque barbare, va se placer au rang des premières puissances de l'Europe... Il me devra sa force, sa splendeur ; il verra se former sous ses yeux une armée pour le défendre, une marine pour protéger son commerce, des tribunaux pour assurer les droits du dernier citoyen. Oui, je veux réformer la nation entière, la délivrer des préjugés de l'ignorance, du fanatisme, qui l'ont si long-tems gouvernée, et lui inspirer le goût des sciences et des arts. Cette entreprise hardie, qu'aucun de mes prédécesseurs n'aurait osé tenter, je l'exécuterai seul, j'acheverai mon ouvrage, et la postérité jugera si Pierre a perdu son tems à Sardam.

LEFORT.

Eh ! qui mieux que moi sait apprécier la grandeur de vos dessein, de votre génie ; mais, Sire, votre caractère impétueux et bouillant vous aveugle sur les dangers que vous courez, sur les projets des ennemis que vous avez laissés à Moscou.

LE CZAR.

Des ennemis ! à Moscou !...

LEFORT.

Votre sœur, la princesse Sophie, du fond du monastère qui la

renferme, ose encore soulever contre vous les partisans de ces vieilles maximes et des usages barbares que vous avez proscrits... Les Boyards s'agitent en secret... les Strelitz eux-mêmes...

LE CZAR.

Les Strélitz !...

LEFORT.

Cette milice insolente se croit encore au tems des Fœdor, des Ivan; et fière d'avoir renversé un Czar...

LE CZAR.

Les traîtres!.. Ils ont plus d'un crime à expier!.. ils me verront... un seul de mes regards réglera leur destin.

LEFORT.

Oui, mon maître, oui, Pierre, il faut partir, il faut voler à Moscou. Vos fidèles sujets réclament votre présence; l'armée des Ottomans...

LE CZAR.

N'est plus à craindre. Je viens de leur enlever Asoph, et mes troupes menacent le Pont-Euxin.

LEFORT.

Ils recherchent l'alliance de la Suède.

LE CZAR.

Charles XII! Un enfant de seize ans à peine monté sur le trône.

LEFORT.

Cet enfant est ambitieux, Sire, et tout annonce qu'il vous déteste.

LE CZAR.

Il se perd s'il ose m'attaquer.

LEFORT.

Enfin les différentes puissances unies contre Louis XIV, redoutant pour elles-mêmes vos projets d'agrandissement, ont conçu l'espérance de découvrir votre retraite, et de favoriser les troubles qui déchirent la Russie, en vous tenant éloigné de vos états. Ils espèrent vous arrêter en vous prodiguant des honneurs et des fêtes. Les ambassadeurs sont déjà ras-emblés à Risvick; on assure même que les envoyés de France et d'Angleterre sont venus secrètement à Sardam. J'ignore dans quel dessein.

LE CZAR.

Me retenir par des honneurs, des fêtes! Ils me connaissent bien peu!.. Lefort, attendons le courrier du gouverneur de Moscou, il fixera nos résolutions. Fais cependant tout préparer pour mon départ; qu'au premier signe je puisse sortir des états de Hollande. Mais j'aperçois Flimann... Silence! Je viens de faire assez longtemps le souverain, il faut aller reprendre la hache et le compas.

SCENE V.

Les Mêmes , PIERRE FLIMANN.

PIERRE FLIMANN , à Lefort.

Encore ici?... Eh que diable! monsieur le marchand genevois... vous voyez bien qu'vous lui faites perdre son tems... ce pauvre Michaloff n'a que son état; et vous êtes toujours sur nos épaules!...

LE CZAR , souriant.

C'est ce que je lui disais... Il faut que chacun fasse son métier...

LEFORT.

Monsieur Flimann... vous avez de l'humeur...

PIERRE FLIMANN.

Oui, monsieur le marchand, j'en ai et beaucoup.. Mademoiselle Maria me rudoie, l'père Brown me gronde, et, pour m'achever de peindre, monsieur Van Bett, notre Bourgmestre, vient d'entrer dans le chantier. (*bas au Czar.*) Tu te doutes bien du motif qui l'amène?...

LE CZAR.

Monsieur Van-Bett... parbleu! je serai enchanté de faire sa connaissance. (*bas à Lefort.*) Cours donner tes ordres, songe surtout à terminer au plus vite les enrôlemens de matelots et d'ouvriers dont nous avons besoin, et fais-moi prévenir aussitôt que tu auras reçu les dépêches du gouverneur de Moscou.

LEFORT, *bas.*

Où vous trouverai-je, Sire?...

LE CZAR, *bas.*

A la grande taverne où la noce se rassemble.

PIERRE FLIMANN.

V'là le père Brown qui conduit monsieur le Bourgmestre.

LEFORT.

Je vous laisse.

(*Il sort d'un côté tandis que Brown entre de l'autre avec Van-Bett.*)

SCENE VI.

LE CZAR, PIERRE FLIMANN, VAN-BETT, BROWN.

BROWN, *le bonnet à la main.*

Par ici, monsieur le Bourgmestre, si vous voulez commencer votre inspection.

VAN-BETT, *un papier à la main.*

Ah! bien oui, il s'agit bien d'une inspection... Voici une affaire qui me tombe des nues par le courrier d'Amsterdam.

LE CZAR, *à part.*

Le courrier d'Amsterdam?...

BROWN.

Qu'est-il donc arrivé, monsieur Van-Bett?

VAN-BETT.

Ce qui est arrivé!... Ce qui est arrivé... des dépêches... un ordre!... Au fait, comme la chose vous regarde, il n'y a pas de mal que vous soyez instruit... tenez... tenez... lisez-moi cela... vous m'en direz des nouvelles.

BROWN.

Moi, lire! je ne m'en suis jamais avisé... adressez-vous à mes garçons... à Michaloff... c'est le plus savant de tout le chantier.

VAN-BETT.

Tiens, mon garçon. (*à Brown.*) Vous allez voir. (*au Czar.*) Lis haut...

LE CZAR.

Oh! Monsieur...

VAN-BETT.

Allons... allons, tu sais lire, je le vois... Tu entends bien que je ne te demande pas de savoir lire comme... comme moi... cela ne te servirait de rien : c'est clair, ça n'est pas ton état.

LE CZAR, *lisant.*

« Monsieur le Bourgmestre...

VAN-BETT.

Il ne lit pas mal en effet...

LE CZAR, *continuant.*

» Les Etats - Généraux ont le plus grand intérêt à connaître et à faire surveiller les démarches d'un étranger nommé Pierre, qui travaille depuis quelque tems dans les chantiers de Sardam.

PIERRE FLIMANN, *à part.*

Ouf!

LE CZAR, *à part.*

Lefort avait raison.

VAN-BETT.

Continue, mon garçon, continue...

LE CZAR, *lisant.*

» Prenez toutes les mesures nécessaires pour que cet étranger ne puisse s'éloigner de Sardam, et faites-moi parvenir sur le champ les renseignemens que vous aurez recueillis à son égard.
» J'ai l'honneur etc., Van-Halben, Bourgmestre d'Amsterdam.»

VAN-BETT.

C'est tout...

LE CZAR.

Oui, monsieur le Bourgmestre...

VAN-BETT, *reprenant la lettre.*

L'affaire est délicate, très-délicate.

BROWN.

Mais vous soupçonnez ce qui peut...

VAN-BETT.

Belle demande... Je soupçonne toujours, moi... d'abord par habitude, et par devoir je dois toujours soupçonner; et je gagerais

que, dans cette circonstance, il s'agit d'arrêter un personnage suspect, un déserteur, peut-être...

PIERRE FLIMANN, *à part.*

C'est bien cela !...

VAN-BETT.

Faites paraître devant moi tous les ouvriers de votre chantier...

BROWN.

Comment... interrompre les travaux...

VAN-BETT, *avec importance.*

Ah çà ! monsieur Brown, je ne vais pas fourrer mon nez dans vos mâts de perroquet... chacun son affaire... j'ai mes ordres... obéissez.

BROWN.

Soit, puisque vous le voulez absolument. (*Il va près d'une cabane, et sonne une cloche qui y est attachée, Les garçons charpentiers arrivent de tous côtés.*)

SCENE VII.

Les Mêmes, tous les OUVRIERS du Chantier.

LES OUVRIERS.

Nous voilà, notre patron.

VAN-BETT.

C'est très-bien, mes enfans. Vous êtes tous réunis.

LES OUVRIERS.

Tous.

VAN-BETT, *à part.*

Voyons... il faut m'y prendre adroitement pour qu'ils nese doutent pas. (*haut.*) Qui de vous s'appelle Pierre ?

LE CZAR.

Moi, monsieur le Bourgmestre.

VAN-BETT.

Toi?... Voilà mon homme.

PIERRE FLIMANN.

Moi aussi, monsieur le Bourgmestre.

VAN-BETT.

Ah ! toi aussi...

DEUX OU TROIS VOIX.

Moi aussi.

VAN-BETT.

Allons, allons, en voilà une douzaine à présent ! mais un petit moment... j'ai un bon moyen. (*Il tire sa lettre.*) C'est cela. (*aux ouvriers*) Vous êtes de Sardam, vous autres !

LES OUVRIERS.

Oui, Monsieur le Bourgmestre.

VAN-BETT.

Fort bien. (*à Flimann et au Czar.*) L'un de vous est étranger?...

TOUS DEUX.

C'est juste.

VAN-BETT, *avec joie.*Ah ! j'étais bien sûr. (*à Flimann.*) Voyons, toi... Tu es né ?...

PIERRE FLIMANN.

A Smolensko en Russie.

VAN-BETT.

Nous y voilà. (*au Czar.*) Et toi ?

LE CZAR.

A Moscou, en Russie.

VAN-BETT, *confondu.*

Encore ! Et vous vous nommez ?...

LE CZAR.

Pierre Michaloff.

PIERRE FLIMANN.

Pierre Flimann.

VAN-BETT.

Pierre, Pierre... Diable de commission ; au lieu d'un, m'en voilà deux sur les bras.

BROWN.

Qu'est-ce qui vous embarrasse donc, Monsieur le Bourgmestre ?

VAN-BETT.

Tout... tout absolument... On me charge de découvrir un étranger nommé Pierre... ça ne signifie rien ; il fallait me dépeindre la personne, m'envoyer ses noms, son signalement, l'indication exacte de sa demeure...

BROWN.

C'est votre affaire, monsieur Van-Bett. En attendant, permettez que mes garçons retournent à leurs travaux.

VAN-BETT.

C'est juste... mais que les deux Pierre ne s'écartent pas, entends-tu ? Il peut me venir par hasard une idée lumineuse..

BROWN.

A la bonne heure. (*Il donne ses ordres à ses ouvriers, et fait signe à Flimann et au Czar de ne pas s'éloigner.*) Allons, mes enfans, à l'ouvrage, et, dans une heure, à la grande taverne ; c'est moi qui régale. (*Les ouvriers s'éloignent ; les deux Pierre se retirent de côté ; Brown va aussi pour sortir.*)

SCENE VIII.

VAN-BETT, BROWN.

VAN-BETT, *qui a toujours réfléchi.*

Flimann ! j'ai quelque idée... Flimann... Oui, parbleu ! c'est bien ce nom là... Monsieur Brown... un moment, s'il vous plaît, je crois que je tiens mon homme ; ce Flimann ne me sort pas de la tête.

BROWN.

Flimann! le plus honnête garçon.

VAN-BETT.

Ta, ta, ta, ta... honnête garçon... honnête garçon tant que vous voudrez; mais on m'a déjà parlé de ce Flimann... comme d'un jeune homme fort dangereux...

BROWN.

Lui?

VAN-BETT.

Un très-mauvais sujet, qui s'avise de faire les yeux doux à ma nièce.

BROWN.

Ah! ç', je n'en sais rien.

VAN-BETT.

Oui; mais je suis là, moi.. On me demande un homme suspect; ça ne peut être qu'un homme qui fait les yeux doux à ma nièce.

BROWN, *impatiente.*

Serviteur, monsieur le Bourgmestre, je vais m'occuper de ma noce...

VAN-BETT.

Une minute, maître Brown. . Vous faites un repas, une fête?..

BROWN.

Oui... à la grande taverne...

VAN-BETT.

C'est que je vous observe que tous les lieux publics sont sous ma surveillance, et que je dois être averti...

BROWN.

Eh bien! ne m'avez-vous pas donné votre permission...

VAN-BETT.

Ce n'est pas cela... ne sortons pas de la question. Vous avez un repas... et ces repas de noce deviennent souvent des occasions de querelles; je ne puis m'empêcher d'être présent.

BROWN.

Eh parbleu! je ne vous empêche pas de venir surveiller...

VAN-BETT.

A la bonne heure .. je suis bien aise que vous m'invitiez de vous-même.

BROWN.

Comment...

VAN-BETT.

Ce n'est pas à cause du repas... à quelle heure le dîner?

BROWN, *stupéfait.*

A midi, monsieur le Bourgmestre.

VAN-BETT.

C'est bon, je serai exact.

BROWN, *à part.*

Eh bien! il est sans façon..

VAN-BETT.

Qu'est-ce que j'aperçois?... un seigneur étranger!

BROWN.

C'est un Anglais... qui vient depuis quelques jours visiter nos chantiers.

VAN-BETT, *se redressant.*

Un Anglais! un Milord, sans doute; et vous ne m'avez pas prévenu... Diable! je vais lui faire les honneurs.

SCENE IX.

Les Mêmes, LORD SIMPLEY, *vêtu simplement.*SIMPLEY, *à Brown.*

Bon jour, monsieur le maître... On m'a dit que je trouverais ici Monsieur le Bourgmestre.

VAN-BETT, *s'approchant en saluant.*

C'est moi, Milord... désolé de n'avoir pas su plutôt que Votre Grâce...

SIMPLEY.

Je voudrais vous parler un moment en particulier. (*à Brown.*) Faites dire à mes gens, je vous prie, qu'ils peuvent s'en retourner à l'hôtel.

BROWN.

Volontiers. Au revoir, monsieur le Bourgmestre.

VAN-BETT.

C'est bon, c'est bon. (*à part.*) Des gens.... un hôtel.... Il paraît que c'est un personnage qui mérite les plus grands égards.
(*Brown sort.*)

SCENE X.

LORD SIMPLEY, VAN-BETT.

VAN-BETT.

Que desirez-vous de moi, Milord? Faut-il vous conduire à port, à l'arsenal, aux galères?

SIMPLEY, *mystérieusement.*

Il faut m'écouter et me servir dans une recherche de la plus haute importance...

VAN-BETT.

Parlez, une recherche, c'est mon fort..

SIMPLEY.

On peut se fier à vous.... Vous êtes prudent, discret?...

VAN-BETT.

La discrétion même.

SIMPLEY.

Ce n'est pas le moment de vous expliquer les motifs qui me font agir.... Plus tard, vous saurez qui je suis... Il faut vous hâter de

Deux Pierre.

C

me découvrir un jeune homme qui se cache à Sardam sous les habits de charpentier.

VAN-BETT, *frappé.*

Un jeune homme?... Attendez donc.

SINPLEY.

Un Russe.

VAN-BETT.

Qui se fait appeler Pierre ?

SINPLEY.

Précisément ! Vous savez donc ?....

VAN-BETT.

Si je sais !... je le guette depuis long-tems... ce Pierre Flimann... tout-à-l'heure encore, j'ai reçu des instructions sur son compte....

SINPLEY.

C'est cela même.

VAN-BETT.

Vous entendez bien qu'en le voyant, il ne m'a pas fallu dix minutes pour deviner....

SINPLEY.

Chut !.... pas d'indiscrétion.

VAN-BETT, *cherchant à deviner.*

Sans doute, il ne faut pas ébruiter des secrets de cette nature. (à part.) Ah ! à la fin je vais savoir à quoi m'en tenir.

SINPLEY.

Monsieur Van-Bett, votre fortune est dans vos mains.

VAN-BETT, *de même.*

Dans mes mains....

SINPLEY.

Je puis disposer en votre faveur des récompenses les plus brillantes.... Sachez adroitement de Pierre, quels sont ses projets, ses intentions, relativement à l'Angleterre.... mais sans lui laisser soupçonner qu'il est découvert... donnez-moi ensuite les moyens de le voir, de l'entretenir sur ses intérêts et les nôtres. Deux mille guinées seront le prix de ce service.

VAN-BETT, *à part.*

Deux mille guinées... pour causer avec Flimann ! Qu'est-ce que cela veut dire ?

SINPLEY.

Eh bien, vous consentez ?...

VAN-BETT.

Certainement, Milord, enchanté de pouvoir être utile à un seigneur de votre rang.

SINPLEY.

Il faut prendre garde surtout que l'envoyé de France ne nous prévienne.

VAN-BETT.

L'envoyé de France... ah ! il s'en mêle aussi ?

SINPLEY.

Sans doute : il est à Sardam.

VAN-BETT.

A Sardam!...

SINPLEY.

Il le cherche.

VAN-BETT.

Ah! je conçois... oui... parce qu'il voudrait aussi.... (à part.)
Je n'y entends plus rien; tout le monde en veut à ce Flimann.

SINPLEY.

Ah, ça! Monsieur Van-Bett, vous vous chargez donc de conduire l'affaire.

VAN-BETT.

Cela va sans dire.... je conduirai l'affaire. Il n'y a qu'une chose qui m'embarrasse, c'est de savoir au juste.... Voyez-vous, parce qu'ensuite le reste marche tout seul.

SINPLEY.

Il vous sera facile, en causant avec lui, de fixer nos doutes.

VAN-BETT.

C'est bien mon intention.

SINPLEY.

Le tems me presse... Où nous retrouverons-nous?

VAN-BETT.

Eh! parbleu! à la grande taverne, où nous serons tous réunis dans une heure. Votre homme y viendra, vous pourrez profiter de cette occasion....

SINPLEY, souriant.

A la taverne! je le reconnais bien là! J'y viendrai déguisé, sans suite, pour écarter tout soupçon... Vous, mon cher Bourgmestre, préparez-le à me recevoir, veillez surtout à ce que personne ne puisse communiquer avec lui, et ne s'empare de sa confiance.... Vous sentez combien ce coup d'état est important.

VAN-BETT.

Parbleu! il devient important... par le fait même...

SINPLEY.

Si je réussis, les deux mille guinées sont à vous. Adieu. (à part en s'en allant.) Enfin ce Czar mystérieux est découvert, et j'aurai la gloire de l'unir aux destins de l'Angleterre. (Il sort.)

SCENE XI.

VAN-BETT, seul.

Que diable veulent-ils donc à ce Flimann?... On le cherche, on le surveille.... Il est clair que c'est un personnage de la plus haute distinction... ou bien quelque criminel d'état. Justement le voici. Je m'en vais savoir la vérité, il m'en dira plus que cet anglais mystérieux.

SCENE XII.

VAN-BETT, PIERRE FLIMANN.

PIERRE FLIMANN, sans voir Van-Bett.

V'la qu'on se dispose à partir... et Maria ne vient pas. (*Il voit Van-Bett.*) Ah! mon dieu! encore ce Bourgmestre! il ne me quitte pas plus que mon ombre.

VAN-BETT, d'un air riant.

Eh bien, mon cher Flimann?...

PIERRE FLIMANN, étonné.

Mon cher Flimann!

VAN-BETT, à part.

Ce ton familier paraît lui déplaire. (*haut.*) Croyez, Monsieur Flimann, que c'est pour me conformer à vos desseins, et ne pas trahir le secret qui vous retient à Sardam...

PIERRE FLIMANN, à part.

Le secret! il sait tout. (*haut.*) Comment, monsieur le Bourgmestre, vous êtes donc instruit!

VAN-BETT, d'un air confiant.

Comment! instruit!.. Si je ne le suis pas, je dois l'être. Ainsi il est inutile de feindre davantage.

PIERRE FLIMANN.

Allons, puisqu'il n'y a plus moyen de l'éviter... Vous avez donc eu des nouvelles du colonel?

VAN-BETT.

Du colonel? oui, oui. (*à part.*) Ah! notre Anglais est un colonel. C'est ça, j'y suis. (*haut.*) Je suis prévenu des dangers que vous courez, si l'envoyé de France vous découvrirait.

PIERRE FLIMANN.

L'envoyé de Russie, vous voulez dire?

VAN-BETT.

Non, non, l'envoyé de France: j'ai très-bien entendu,

PIERRE FLIMANN, à part.

L'envoyé de France! Est-ce qu'il serait aussi chargé de me faire arrêter?

VAN-BETT, d'un air d'importance.

Mais ne craignez rien. Le colonel anglais est ici.

PIERRE FLIMANN, à part.

Un colonel anglais à présent!

VAN-BETT.

Et si vos intérêts... Vous entendez bien, si vos intérêts coïncident avec ses intentions et ses projets... relativement à l'Angleterre... alors nous nous concertons... les mesures sont prises... et nous conduisons l'affaire... à la satisfaction générale de toutes les parties.

PIERRE FLIMANN.

Comment, monsieur le Bourgmestre, vous n'êtes donc pas contre moi?

VAN-BETT. ...
 Contre vous! moi!... Ah! monsieur Flimann, pouvez-vous me faire l'injure...

PIERRE FLIMANN.

Eh! que ne parliez-vous?... C'est que, voyez-vous, dans ma position, on se défie de tout le monde... Vous croyez donc que l'affaire pourra s'arranger.

VAN-BETT.

Pas le moindre doute.

PIERRE FLIMANN.

C'est que j'ai fait là un fier coup de tête.

VAN-BETT.

Ah! oui... oui, c'était hardi... mais nous sommes là, et nous leur ripostons par un petit coup d'état.

PIERRE FLIMANN.

En vérité! ah ça! vous allez m'expliquer...

VAN-BETT.

Certainement... Je vais vous donner tous les éclaircissemens... Je crois cependant qu'il serait plus sage d'attendre le colonel anglais... Je pourrais omettre quelque détail important.

PIERRE FLIMANN.

Mais dites toujours.

VAN-BETT.

C'est inutile... D'ailleurs tout ce que je pourrais dire, et rien... Vous allez le voir.

PIERRE FLIMANN.

Le colonel!

VAN-BETT.

Oui... à la grande taverne, c'est moi qui vous ai ménagé cette entrevue.

PIERRE FLIMANN.

A merveille....

VAN-BETT.

Ne faites semblant de rien... Vous entendez... la plus grande discrétion...

PIERRE FLIMANN.

Ah! Monsieur Van-Bett, je n'oublierai jamais un pareil service, et ma reconnaissance...

VAN-BETT.

Chut... chut... ne parlons pas de cela. Je vais tout disposer, (*à part.*) Allons, le voilà parfaitement préparé... Je ne sais pas au juste ce qu'il est, mais encore deux conversations comme celle-là, et je tiens le nœud de cette intrigue.

(*Il sort.*)

SCENE XIII.

PIERRE FLIMANN, seul.

Ma foi... je n'en reviens pas... Ce Bourgmestre est un

brave homme... Prendre si chaudement mes intérêts... Laissons-le faire... Si la chose peut s'arranger en douceur, et le verre à la main... Eh! mais c'est Maria qui accourt de ce côté... Elle est avec un jeune homme... Ah! corbleu! si c'était le Français de ce matin.

SEENE XIV.

PIERRE FLIMANN, le Marquis de CHATEAU-NEUF,
MARIA.

(*Le Marquis est vêtu très-simplement, et en officier français. Il entre en poursuivant Maria, et en la luttinant.*)

LE MARQUIS.

Oh! cette fois, vous ne m'échapperez pas,

MARIA.

Laissez-moi donc, Monsieur.

LE MARQUIS.

Vous êtes d'une sévérité... Ne craignez-vous pas que votre amant?

PIERRE FLIMANN, *se mettant entr'eux.*

Le v'là l'amant!

LE MARQUIS, *riant.*

Ah! ah! le voilà.

MARIA, *se rajustant.*

Ma foi il était tems...

PIERRE FLIMANN.

Oui, monsieur l'officier, c'est moi Pierre Flimann... et je trouve fort étonnant...

MARIA.

Allons, ne vas-tu pas lui chercher querelle?... C'était pour plaisanter...

LE MARQUIS, *à part.*

Pierre Flimann!... Ah! parbleu! il serait plaisant qu'en courant après cette petite, j'eusse découvert le Czar que je cherche depuis deux jours...

PIERRE FLIMANN, *à Maria qui lui parle.*

Eh! mon dieu! je ne suis pas un enfant, et je saurai bien lui parler.

LE MARQUIS, *à part, en l'observant.*

Cette jeune fille est fort jolie... et il se pourrait... Voyons un peu. (*à Flimann.*) Allons, monsieur Pierre Flimann, mon intention n'est pas de vous enlever votre conquête; je voulais seulement avoir quelques renseignemens sur les ouvriers de ce chantier.

PIERRE FLIMANN.

Ah! ça mais... c'est une gâgoure; tout le monde, aujourd'hui, veut des renseignemens... Adressez-vous à d'autres, j'en ai assez donné.

LE MARQUIS, *a part.*
Ce langage... ce n'est pas lui! (*haut.*) Vous vous nommez Pierre?

PIERRE FLIMANN.
Encore des interrogations... Oui, je me nomme Pierre... ça ne vous regarde pas... Viens Maria, on nous attend sans doute.

LE MARQUIS.
Un moment. Vous pourrez au moins m'indiquer...

SCENE XV.

Les Mêmes, LE CZAR.

LE CZAR, *entrant gaiement.*
Eh! bien, êtes-vous prêts, vous autres; on va partir.

MARIA.
Ah! Monsieur Pierre, vous venez à propos...

LE MARQUIS, *à part.*
Pierre!... Ah! ah! ceci est différent.

LE CZAR.
Qu'y a-t-il donc?....

MARIA.
Flimann, qui veut se prendre de dispute avec ce jeune Français...
LE CZAR, *le regardant.*

Un Français!...

PIERRE FLIMANN.
Je n'entends pas qu'il t'approche, moi!...

LE MARQUIS, *à part.*
Ce regard vif, ... cette physionomie noble....

LE CZAR, *à part.*
Qui peut l'amener ici?

MARIA, *à Flimann.*
Tu es insupportable.

PIERRE FLIMANN.
Tant mieux, Mamzelle!

LE MARQUIS, *à part.*
Voyons si je ne me trompe pas. (*Haut*) Allons mes bons amis, je ne veux pas être une cause de discorde entre vous... d'ailleurs je ne suis pas si coupable... je rencontre une personne charmante; je lui offre mon hommage, c'est tout naturel... elle me fuit; je m'élançe sur ses traces, c'est dans l'ordre... je l'atteins... je lui baise la main...

MARIA.
Ça n'est pas vrai, Monsieur, ça n'est pas vrai: j'ai retiré ma main.

LE CZAR.
Allons, il n'y a pas grand mal à tout cela.

LE MARQUIS.
Au surplus, Monsieur Flimann, rassurez-vous, vous n'aurez pas

long-tems à souffrir de ma présence ; je pars à l'instant pour Risvick.
(*Tout ceci se dit en observant le Czar.*)

PIERRE FLIMANN.

Bon voyage, et qu'on ne vous revoie plus....

LE CZAR, *intrigué.*

Pour Risvick!... Vous êtes attaché à quelqu'ambassadeur ?

LE MARQUIS

Oui ; je fais partie de la légation française... les négociations sont rompues, et nous allons nous séparer.

LE CZAR.

Les négociations rompues!...

PIERRE FLIMANN.

Que diable cela te fait-il?...

LE CZAR.

Ah ! mon dieu, rien du tout... mais je serais curieux de connaître la cause....

LE MARQUIS.

Elle est publique.

LE CZAR.

Publique!

LE MARQUIS.

Eh ! oui, la défaite des armées russes.

LE CZAR, *s'animant.*

La défaite ! Comment?...

LE MARQUIS.

Le Czar est à deux doigts de sa perte.

LE CZAR.

Impossible.

PIERRE FLIMANN.

J'en serais au désespoir!...

LE MARQUIS, *avec intention.*

La nouvelle est sûre... l'armée russe a été complètement battue par les Ottomans, le visir poursuit ses succès ; au moment où je vous parle, il est sans doute à Moscou.

LE CZAR, *éclatant.*

C'est faux... c'est faux... L'armée du Czar s'est couverte de gloire ; elle a vaincu les Turcs, et leur a enlevé Précop!...

LE MARQUIS, *vivement et à demi-voix.*

Vous êtes le Czar.

LE CZAR.

Moi!...

LE MARQUIS.

Vous vous êtes trahi!...

LE CZAR, *à part.*

Ah morbleu ! quelle école!...

LE MARQUIS, *de même.*

Je vous avais deviné, Sire... Puis-je espérer que vous daignerez m'accorder une audience au nom de mon souverain?

LE CZAR.

Qui êtes-vous?

LE MARQUIS.

Le marquis de Château-Neuf, colonel de cavalerie, envoyé de Louis XIV.

LE CZAR.

De Louis XIV! Monsieur le marquis, je serai enchanté de causer avec vous... et si une partie de taverne ne vous effraie pas...

LE MARQUIS, *riant.*

De taverne!

LE CZAR.

C'est là, jusqu'à présent, que j'ai traité toutes mes affaires.

LE MARQUIS, *gaiement.*

Mafoi, je ne tiens pas plus à l'étiquette que Votre Majesté.

LE CZAR.

A la Grande Taverne?

LE MARQUIS.

oit!

LE CZAR.

Pas d'habit brodé, pas de suite.

LE MARQUIS.

Non, non; le costume de buveur.

LE CZAR.

C'est cela. De la discrétion surtout; j'exige votre parole d'honneur....

LE MARQUIS.

Je suis militaire et Français.

LE CZAR, *lui tendant la main.*

Cela me suffit.

MARIA, *à Flimann.*

Eh bien! les voilà les meilleurs amis du monde.

PIERRE FLIMANN.

Ce diable de Michaloff a des secrets avec toute la terre.

LE CZAR.

Voilà toute la noce. (*au Marquis.*) Je vous attends. (*Le Marquis s'incline.*)

SCENE XVI.

Les Mêmes, BROWN, BROWN Fils, CHARLOTTE, Ouvriers, Paysans, Musiciens, etc.

BROWN.

Allons, rejoignons monsieur le Bourgmestre qui nous attend à la taverne.

MARIA, *bas.*

Est-ce qu'il est de la noce?... Ah! si je l'avais su...

Deux Pierre.

D

PIERRE FLIMANN, *bas.*

Sois tranquille, il ne te verra pas.

(Le Czar fait signe au Marquis.)

LE MARQUIS.

Oh! la bonne folie! un Czar qui donne ses audiences au cabaret.
Courons prendre mon habit de réception.

BROWN.

En avant, marche!

*(Marche : les violons en tête ; tout le monde défile. Maria et les deux Pierre sont auprès de la mariée et se mêlent dans la foule. Le Marquis regarde passer la noce, qui doit figurer un de ces tableaux flamands qui représentent une marche de noce de village.)**(Tableau ; la toile tombe.)**Fin du premier Acte.*

ACTE II.

Le théâtre représente l'intérieur de la grande taverne de Sardam, les trois premiers plans forment une espèce de hangard couvert, sous lequel sont disposés des tables avec des tabourets, le reste du théâtre, jusqu'au fond, représente le jardin de la taverne avec des tonnelles et des berceaux sur les côtés, le jardin et l'entrée des hangards sont entourés de cordes qui soutiennent des guirlandes et de petites lanternes de couleur pour éclairer le bal.

SCENE PREMIERE.

LE CZAR, LEFORT, PIERRE FLIMANN, Charpentiers.

*(Au lever du rideau, on voit différens groupes de buveurs autour des tables ; d'autres se promènent en fumant dans le jardin ; les deux Pierre et Lefort sont assis à la même table, à droite ; de côté, des joueurs, etc. Tableau animé de l'intérieur d'une taverne.)**(Pierre Flimann se lève souvent avec inquiétude, va regarder au fond, et revient s'asseoir à sa place en témoignant la plus vive impatience.)*PIERRE FLIMANN, *se levant.*Je n'sais ce qu'elle est devenue?...
LE CZAR.

Qui donc ?

PIERRE FLIMANN.

Eh parbleu! c'te petite Maria... depuis qu'on est sorti de table, elle a disparu avec la mariée.

LEFORT.

Elle change de toilette pour le bal.

LE CZAR.

Allons, Flimann, calme-toi.

PIERRE FLIMANN, *avec humeur.*

Laisse-moi, je ne quitte plus mon poste qu'elle ne soit revenue.
(Flimann se promène en frappant du pied. Lefort et le Czar continuent leur conversation.)

LEFORT, *à demi-voix.*

Oui, Sire, tout est disposé pour le départ de Votre Majesté...
 Ce matin même, j'ai terminé tous les enrôlements qui vous sont nécessaires : 5 capitaines de haut-bord, 25 capitaines de frégate, 40 lieutenans, 34 chirurgiens, 250 canonniers et 500 artisans sont engagés et prêts à partir pour la Russie... vous n'avez qu'un mot à dire...

LE CZAR, *de même.*

Un moment, mon cher Lefort : j'attends ici quelqu'un dont les propositions peuvent changer tous mes plans.

LEFORT.

Qui donc, Sire ?

LE CZAR.

L'envoyé de Louis XIV.

LEFORT.

Ici, l'envoyé de Louis XIV ?

LE CZAR.

Pourquoi pas ?

LEFORT.

Et savez-vous dans quel dessein ?

LE CZAR.

Je n'en puis supposer d'autre à la France, que de prévenir les puissances alliées de l'Allemagne et de l'Angleterre, qui recherchent mon alliance ; et de profiter de ma présence à Sardam pour nous réunir d'intérêts.

LEFORT.

Cette alliance...

LE CZAR.

Je la desire, Lefort, oui, mon ami : sans le connaître par moi-même, j'aime, j'estime ce peuple généreux et vaillant... c'est auprès de lui surtout que je pourrai trouver cette douceur, cette urbanité qui doivent corriger l'âpreté de nos mœurs... Je la verrai, cette belle France, je la verrai, et tout me dit qu'un jour l'amitié la plus franche unira les deux nations.

PIERRE FLIMANN, *se rapprochant.*

Ah, çà ! avez-vous bientôt fini de politiquer ? Depuis une heure, vous n'avez parlé que du Czar, de ses voyages, de secret d'état...
(Il rit.) Ah ! ah ! ah !...

LEFORT.

De quoi ris-tu donc ?...

PIERRE FLIMANN.

D'une idée qui me passe par la tête... Je ne suis pas aussi fin politique que vous ; mais je pensais qu'il serait assez drôle, pendant

que le Czar voyage, comme on dit, dans toute l'Europe, qu'on profitât de son absence pour lui souffler ses états...

LE CZAR, *étonné.*

Hein!

LEFORT, *bas.*

L'avis n'est pas mauvais.

PIERRE FLIMANN, *riant toujours.*

Voyez-vous d'ici la mine qu'il ferait à son retour, en trouvant sa place prise!

LE CZAR, *à part.*

Je profiterai de la leçon...

PIERRE FLIMANN.

C'que j'en dis, au surplus, c'est pour vous prouver que je suis aussi fort que vous en politique... Car not' Czar n'est pas homme à se laisser duper; c'est un rusé matois; aussitôt qu'il apprendrait cette nouvelle, il serait sur les épaules d' ses ennemis av a qu'ils eussent le tems de bouger.

LE CZAR.

C'est ce qui pourra bien arriver.

PLUSIEURS VOIX.

Eh! de la bière.

(Plusieurs garçons servent les tables. Le Marquis, vêtu en ouvrier hollandais, paraît au fond, et se promène en cherchant le Czar des yeux.)

SCENE II.

Les Mêmes, CHATEAU-NEUF.

LE MARQUIS, *à part, regardant la foule.*

Quel tapage, quel cahos! bon dieu!... l'aimable société pour un des premiers potentats de l'Europe.

LE CZAR, *lui faisant signe.*

(A part.) C'est Château-Neuf (*Haut.*) Par ici, camarade, par ici.

PIERRE FLIMANN, *qui est assis, se levant et se retournant.*

Encore un nouveau convive!...

(Pendant ce tems le Czar a tendu la main au Marquis; il l'invite à s'asseoir; le Marquis prend le tabouret de Flimann.)

LE MARQUIS, *en s'asseyant.*

Salut, camarades!...

PIERRE FLIMANN.

Eh bien! il n'se gêne pas, celui-là. (*au Marquis.*) Dites donc, c'est ma place.

LE MARQUIS, *sans se déranger.*

Oui... c'est pour cela que je la prends...

PIERRE FLIMANN.

Il faut être bien malhonnête.

LE MARQUIS.

Qu'est-ce vous dites ?

PIERRE FLIMANN, *élevant la voix.*

Je dis que je trouve fort extraordinaire... (*il l'envoie et se trouble à mesure qu'il le reconnaît.*) que dans une réunion... où l'on se présente sans être invité... (*à part.*) Dieu m' pardonne, c'est lui, c'est l' Français de ce matin...

LEFORT.

Qu'as-tu donc ?... te voilà tout troublé...

PIERRE FLIMANN.

Je n'ai rien. (*à part.*) Ah ! jarni ! j' devine c' qui l' fait venir... Il aura su que Maria... Triple sabord ! je ne quitte pas cette place... et nous verrons s'il o' era en ma présence...

LE CZAR *offre un cigarre au Marquis.*

Allons, camarade... armez-vous...

LE MARQUIS, *après avoir fait une petite grimace.*

Volontiers ! (*à part.*) Singulière manière d'entamer une négociation...

LE CZAR.

Et toi, Flimann, prends donc ta pipe.

PIERRE FLIMANN, *d'un ton glacé.*

J'ai fumé...

LE CZAR, *au Marquis.*

Un verre de rhum.

LE MARQUIS.

De tout mon cœur...

LE CZAR.

Allons, Flimann, ton verre...

PIERRE FLIMANN, *du même ton.*

Je n'ai pas soif !

LE CZAR.

J'allais te proposer la santé de Maria.

PIERRE FLIMANN, *de même.*

Elle se porte bien, moi aussi... ça finit là...

LE CZAR.

Tu as de l'humeur ?

PIERRE FLIMANN, *plus froid.*

Moi ! pas du tout... Je suis venu pour m'amuser, et je m'amuse beaucoup.

LEFORT.

On ne s'en douterait pas.

LE CZAR, *à voix basse, et présentant son verre au Marquis.*
Marquis, à la gloire de la France.

(*Maria entre en courant ; elle a fait une toilette de bal.*)

SCENE III.

Les Mêmes, MARIA.

MARIA.

Eh bien ! tout est-il prêt ?

PIERRE FLIMANN.

Vous v'là enfin, Mamselle. Ah mon dieu ! quelle toilette !

LE MARQUIS, *la voyant.*

On n'est pas plus jolie.

LE CZAR, *buvant.*

Charmante !

PIERRE FLIMANN.

On n'est pas plus jolie... charmante... Vous écoutez tout ça.

MARIA.

Eh ! mais, on ne peut pas s'empêcher d'entendre ce qu'on dit autour de soi.

PIERRE FLIMANN.

J'enrage ! (*voulant l'emmener.*) Venez d' ce côté, Mamselle.

MARIA.

On m'a dit que vous me cherchiez, que vous vous impatientiez. Je suis vite accourue.

PIERRE FLIMANN.

Vous n' pouviez pas venir plus mal à propos.

MARIA, *piquée.*

Vous êtes aimable !

PIERRE FLIMANN.

J'suis... j' suis furieux.

MARIA, *avec frayeur.*

Est-ce que mon oncle n'est pas parti ?

PIERRE FLIMANN.

Parti ! lui !.. Il est à boire dans le jardin avec le père Brown... Et quand il se met à boire, on n' sait plus quand il finit ; il oublie tout.

MARIA.

Tant mieux, il ne pensera pas à moi. C'est ici que l'on danse, et pourvu qu'il ne quitte pas sa table pendant le bal.

LE MARQUIS.

Je me charge d'ailleurs de vous dérober à ses regards (*lui prenant la main.*) Il serait affreux qu'il privât la fête de son plus bel ornement.

PIERRE FLIMANN.

On n'a pas besoin de vos services, Monsieur.

LE MARQUIS, *de même.*

Pardonnez-moi : je serai enchanté d'être utile à la charmante Maria.

MARIA, *saluant.*

Monsieur est bien bon. (*Elle le regarde.*) Eh ! mais , c'est le jeune homme de tantôt ! Par quel hasard...

PIERRE FLIMANN.

Un hasard ! c'est bien un fait exprès , Mamselle. Mais je n' vous perds pas de vue , j' vous en prévions ; et vous ne danserez pas avec lui , ou corbleu ! je me fâche , et nous ne serons pas à la noce.

SCÈNE IV.

Les Mêmes , BROWN, *suiwi de Garçons de taverne.*

BROWN, *aux Garçons.*

Allons , rangez les tables , dressez l'orchestre des musiciens.

MARIA.

Dites-moi , mon petit monsieur Brown , mon oncle est toujours au jardin ?

BROWN.

Mon dieu ! oui ; il s'est invité au dîner pour y maintenir le bon ordre , et il n'a fait que crier plus haut que tout le monde.

MARIA, *avec dépit.*

Voilà bientôt l'heure où il doit visiter les quartiers de Sardam. Est-ce qu'on ne pourrait pas l'avertir ?

BROWN.

Ma foi ! je ne m'en charge pas ; il paraît très-occupé d'une affaire qui l'absorbe entièrement. Je l'ai vainement questionné à ce sujet , il me répond par des chut... chut... auxquels je ne comprends rien. Je crois seulement qu'il guette quelqu'un.

MARIA.

Là... Il aura su que je venais au bal , et c'est pour me surprendre.

PIERRE FLIMANN.

Eh ! non , ça me regarde. Je l'expliquerai ça.

BROWN, *aux garçons.*

Enlevez donc ces tables et ces tabourets , la noce ne tardera pas à se rendre dans cette salle. L'humidité du jardin est dangereuse pour de jeunes mariés.

MARIA, *écoutant.*

Ah mon dieu ! je crois que je l'entends.

BROWN.

Qui donc ?

MARIA.

Mon oncle.

PIERRE FLIMANN.

Oui , ma foi , c'est lui-même.

MARIA.

Où me cacher ?

LE MARQUIS.

Rien de plus aisé.

(Il fait passer Maria derrière la table où ils sont assis , de manière qu'elle se trouve masquée par le groupe des buveurs.)

PIERRE FLIMANN , voulant aller à elle.

Oh ! pour le coup , je ne souffrirai pas...

MARIA , avec malice.

Chut , chut , Flimann ; reste de ce côté , tu m'avertiras aussitôt que mon oncle sera parti.

SCENE V.

Les Mêmes , VAN-BETT.

VAN-BETT , à la cantonnade.

C'est bon , c'est bon , vous me ferez votre rapport demain ; je je n'ai pas le tems dans ce moment-ci.

BROWN.

Qu'y a-t-il , monsieur le Bourgmestre ?

VAN-BETT.

Mon imbécille de secretaire qui vient me relancer jusqu'ici , et me rompre la tête de plusieurs prisonniers qui ont profité de mon absence pour s'échapper du bagne.

BROWN.

Ah ! diable !

VAN-BETT.

C'est une misère ; voilà plus de cent fois que ça m'arrive.

LE CZAR , bas à Lefort.

Cours t'assurer si les nouvelles que nous attendons de Moscon sont arrivées , et reviens m'instruire sur-le-champ.

LEFORT.

Il suffit. (Il sort.)

VAN-BETT , à Brown.

Au surplus , monsieur Brown , je suis très-satisfait. Votre petite fête , le repas , tout cela était fort bien ordonné.

BROWN.

Trop honnête. (Il voit que Van-Bett jette les yeux de côté et d'autre.) Qu'est-ce que vous cherchez donc ?

VAN-BETT.

Ah ! c'est une autre affaire. (à part.) L'homme aux deux mille guinées se fait bien attendre.

(Il aperçoit Flimann. Maria s'éloigne sans être vue de Van-Bett.)

PIERRE FLIMANN , qui l'a remarquée , à part.

Ah ! mon dieu ! la voilà partie , et il faut que je reste.

VAN-BETT.

Ne vous impatientez pas , Monsieur Flimann. (A voix basse.) Notre Milord ne peut tarder.

BROWN , riant.

Monsieur Flimann !..... Qu'est-ce que cela signifie ?.... Vous le traitez bien respectueusement ... un garçon charpentier !

VAN-BETT, *d'un air suffisant.*

Un garçon charpentier!... c'est ça. Etes-vous bien sûr que ce soit un garçon charpentier?

BROWN.

Comment?

VAN-BETT, *d'un air mystérieux.*

Chut!... chut!... (*à voix basse.*) Ce Flimann n'est pas ce qu'il paraît... là, puisqu'il faut vous le dire.

BROWN.

En vérité! vous le connaissez?

VAN-BETT.

Belle demande.... je le connais... puisque c'est moi qui ai découvert.... la chose.

BROWN.

Ah! vous avez découvert....

VAN-BETT.

Monsieur Brown, retenez bien ce que je vais vous dire... Ce Flimann est un prince à qui l'on rendra bientôt les plus grands honneurs, ou un coquin que l'on pendra avant trois jours.

BROWN.

Qu'est-ce que vous dites donc?... un prince ou un coquin?

VAN-BETT.

C'est l'un ou l'autre; il n'y a pas de milieu.

BROWN.

Si c'est un coquin?....

VAN-BETT.

Son affaire sera bientôt expédiée.... Mais si, comme tout l'annonce, c'est un prince, j'ai un moyen tout prêt de me mettre dans ses bonnes grâces. Ma nièce, ma chère petite Maria... vous savez qu'il l'aime!.... et....

SCENE VI.

Les Mêmes, LORD SINPLEY, *déguisé en ouvrier hollandais.*

VAN-BETT.

(*Il voit Sinpley.*) Ah! Milord, mille pardons de n'avoir pas été au-devant de vous....

SINPLEY, *bas.*

Silence! je ne suis pas Milord ici.

VAN-BETT, *à voix basse.*

J'entends.... j'entends parfaitement.... (*lui montrant Flimann.*) Voilà votre homme.... je l'ai interrogé adroitement. Il est tout disposé à vous accueillir.

SINPLEY, *bas.*

Vous êtes sûr que c'est lui?....

VAN-BETT.

Que c'est lui.... oh! très-sûr.... Vous allez voir vous-même..? (*à Flimann.*) Monsieur Flimann.... Monsieur Flimann.

Deux Pierre.

E

PIERRE FLIMANN.

Monsieur le Bourgmestre....

VAN-BETT, *bas, à simpley.*

Vous voyez que c'est lui. (*à Flimann.*) Voici la personne dont je vous ai parlé, pour l'affaire en question....

PIERRE FLIMANN.

Ah ! je sais ce que c'est. (*à Simpley.*) Monsieur, je suis bien flatté.... je ne voudrais pas qu'on écoutât... Plaçons-nous à cette table, nous causerons plus à notre aise.

SINPLEY.

Je suis à vos ordres.

VAN-BETT, *bas à Brown.*

A vos ordres.... Hein?... vous l'entendez?....

BROWN.

Qu'est-ce que tout cela signifie?....

VAN-BETT.

Cela signifie... qu'il est à ses ordres.

BROWN,

Au surplus, je suis bien bon de m'occuper des affaires des autres quand la noce demande tous mes soins....

VAN-BETT.

C'est cela, laissez-nous.

PIERRE FLIMANN, *appelant.*

Hoé ! garçon ! du rhum, des verres.

LE CZAR, *de l'autre côté.*Du papier, de l'encre. (*On apporte ce qu'ils demandent.*)(*Brown et les garçons sortent.*)

SCENE VII.

LE CZAR, LE MARQUIS, *d'un côté*; LORD SINPLEY, VAN-BETT, PIERRE FLIMANN, *de l'autre.*

VAN-BETT.

Maintenant nous pouvons causer....

PIERRE FLIMANN.

Je suis bien sensible, Monsieur, à la bonté que vous avez....

VAN BETT.

Oh ! pour ça... je connais les intentions de Milord.... et de ce côté-là, vous n'avez rien à craindre.

SINPLEY, *regardant l'autre table.*

Je crains que l'on n'écoute....

PIERRE FLIMANN.

Ah ! bah ! ne faites pas attention, ce sont deux ivrognes, dont l'un est mon ami intime.

SINPLEY.

C'est différent.

VAN-BETT.

Voyons... moi, je ne demande qu'une chose, c'est que nous parlions à cœur ouvert.

SINPLEY, *très-respectueux.*

C'est bien mon intention.

PIERRE FLIMANN.

Oh ! moi aussi.... Il n'y a pas de sacrifice que je ne fasse pour être tranquille.

LE CZAR, *au marquis.*

Voyons, Marquis, posons les bases de notre traité.

LE MARQUIS.

Volontiers, Sire. (*regardant l'autre table.*) Mais ces buveurs....

LE CZAR.

Bon !.... C'est l'ami Flimann qui s'enivre pour s'étourdir sur ses chagrins.

LE MARQUIS, *à part.*

Eh ! mais, je ne me trompe pas.... c'est lord Sinpley, le premier secrétaire de l'ambassade anglaise, sous ce déguisement... Viendrait-il pour le même objet?... Il serait charmant de le prévenir ! (*Il cause bas avec le Czar.*)

SINPLEY.

Je me flatte que Votre Majesté entend assez ses vrais intérêts...

VAN-BETT, *regardant Flimann.*

Votre Majesté !... ah ! ah !

PIERRE FLIMANN.

A qui parlez-vous donc, s'il vous plaît ?

SINPLEY.

Ah ! pardon, j'oubliais... monsieur Pierre....

PIERRE FLIMANN.

Bah ! pas plus de monsieur que de majesté.

SINPLEY.

J'entends.

VAN-BETT.

C'est clair !... Aussi je disais Votre Majesté !... Ces grands seigneurs, ça ne leur coûte rien !

PIERRE FLIMANN.

M. Van-Bett dit que vous êtes....

SINPLEY.

Envoyé de l'Angleterre....

PIERRE FLIMANN.

Par l'Angleterre ou par un autre, ça m'est égal.... Mais vous dites que vous avez un moyen de me tirer d'embarras.

SINPLEY.

Un moyen sûr de vous faire triompher, si vous adoptez le projet dont j'ai déjà rédigé quelques articles.

VAN-BETT.

Ah bien ! oui... voyons les articles. (*à part.*) Je finirai peut-être par accrocher quelque chose.

LE CZAR, *au Marquis.*

Oui, Marquis, cette alliance me plaît, et si vous avez des pouvoirs assez étendus, je signerai le traité avant mon départ pour Moscou.

LE MARQUIS, *tirant un papier.*

Vous allez en juger, Sire.

PIERRE FLIMANN, *à Simpley.*

L'important, voyez-vous, est de me mettre à couvert de toutes les recherches.

VAN-BETT, *à part.*

Ah diable! mais ce n'est pas un prince, alors.

SIMPLEY.

Je sais que les ambassadeurs des autres puissances ont ordre de vous arrêter en Hollande.

VAN-BETT, *à part.*

L'arrêter! c'est donc un fripon? Me voilà retombé dans mes incertitudes.

PIERRE FLIMANN.

Comment diable ont-ils pu me découvrir?

LE CZAR, *au Marquis.*

Tenez, Marquis, lisez. (*Ils lisent bas.*)

SIMPLEY, *à Flimann.*

Vous vous engagerez d'abord à servir l'Angleterre.

PIERRE FLIMANN.

Non, non, un moment. Je ne veux plus servir, au contraire.

SIMPLEY.

J'entends: vous voulez être neutre.

PIERRE FLIMANN.

Neutre... c'est ça.

VAN-BETT.

La plus grande neutralité. Je vous l'avais déjà dit; je connais les intentions de monsieur Flimann.

SIMPLEY.

C'est tout ce que nous demandons; et à ce prix, le Roi, mon maître, répond de vous et de la Russie.

PIERRE FLIMANN.

De moi d'abord; on verra après pour le reste.

LE CZAR, *au Marquis.*

Vous êtes satisfait?

LE MARQUIS.

Ah! Sire, je ne sais comment vous exprimer...

LE CZAR.

Je vais remettre ces bases à Lefort qui fera rédiger le traité. Mais écoutez tous mes projets. (*Ils parlent bas.*)

PIERRE FLIMANN, *à Simpley.*

Ah çà! prenez garde de vous tromper; mettez neutre.

SIMPLEY, *présentant le papier.*

Vous n'avez qu'à lire; vous verrez que vos intentions sont remplies.

VAN-BETT.

Oui, lisons les articles. (*à part.*) Je ne serais pas fâché de me mettre au courant.

PIERRE FLIMANN, *prenant le papier.*
C'est inutile ; je veux lire moi-même, et dans ce moment-ci ça m'est impossible. Il faut que je consulte un ami sûr qui lit ordinairement pour moi.

SINPLEY, *à part.*
L'amiral Lefort est à Sardam, il veut le consulter. (*haut.*)
Mon devoir est d'obéir.

PIERRE FLIMANN.
Vous ne vous en allez pas d'ailleurs ; après la fête je vous le rendrai, et nous terminerons.

SINPLEY, *s'inclinant.*
Quand il vous plaira.

PIERRE FLIMANN, *remontant la scène.*
Je m'en vais payer le garçon.

VAN-BETT, *qui est resté à table.*
Comment ! est-ce que ça se termine comme ça ?

SINPLEY, *bas et rapidement à Van-Bett.*
Monsieur Van-Bett, je suis au comble de la joie ; ce soir vous aurez la récompense promise.

VAN-BETT, *à part.*
Ma foi, si je sais comment j'ai gagné cet argent...

SINPLEY.
Ne le perdons pas de vue. Secondez-moi bien, et il ne pourra nous échapper.

VAN-BETT, *à part.*
Nous échapper !.. Qui diable est-ce donc ?

SINPLEY.
Vous me comprenez... Que personne ne puisse lui parler.

VAN-BETT.
Bien entendu... Je m'en vais le faire mettre au cachot.

SINPLEY.
Hein ! Perdez-vous la raison ?

VAN-BETT, *étourdi.*
Ce n'est pas ça, je me trompe... J'ai mes prisonniers dans la tête.

SINPLEY.
Les plus grands égards, le respect le plus profond...

VAN-BETT.
Parbleu ! cela va sans dire.

SINPLEY.
Chut ! voici toute la noce.

LE CZAR, *au Marquis*
On vient, silence !.. Nous terminerons après la fête.

VAN-BETT, *à part.*
Me voilà bien avancé !.. Hum ! tout cela commence à me devenir suspect... Mais je débrouillerai ce mystère, ou j'y perdrai mon latin. (*Il remonte la scène et disparaît.*)

SCENE VIII.

Les Mêmes, BROWN, MARIA, toute la Noce.

BROWN.

Faites entrer les ménétriers ; la soirée commence à devenir froide.

(*Tout le monde s'agite. Flimann, pendant le dialogue suivant, s'approche du Czar, et veut le consulter sur son papier. Le Czar occupé l'envoie promener.*)

LE MARQUIS, *gaiement.*

C'est cela, de la gaité ! .. Ce jour est le plus beau de ma vie.

(*Il se trouve nez à nez avec sir Simpley, sur le devant de la scène.*)

SIMPLEY, *à part.*

Que vois-je ! le marquis de Château-Neuf !

LE MARQUIS

Eh ! dieu me pardonne ! c'est vous, mon cher Lord !

SIMPLEY.

Que veut dire ce déguisement ?

LE MARQUIS, *riant.*

Mais, vous-même, sous cet habit, au cabaret !

SIMPLEY, *à part.*

Je devine : il cherche Pierre.

LE MARQUIS, *d'un air mystérieux.*

Chut ! mon cher Lord, ne me découvrez pas. Je suis ici incognito... pour une intrigue... une petite fille dont je suis amoureux fou.

SIMPLEY, *d'un ton glacé.*

Moi aussi... je suis amoureux fou. (*à part.*) Il avait le même projet... suivons bien ses démarches.

LE MARQUIS, *à part.*

Ce pauvre Lord ! quelle méprise !. Je suis bien heureux que l'envoyé d'Angleterre ne soit pas venu lui-même à Sardam.

BROWN.

Allons, enfans, invitez vos danseuses, et vive la joie... (*à ses garçons.*) Le punch pour ceux qui ne dansent pas.

SCENE IX.

BALLET.

(*Tout le monde se place : le Czar, le Marquis et autres personnages d'un côté ; Flimann, lord Simpley de l'autre. On apporte plusieurs vases de punch enflammé. Brown va et vient ; il fait allumer les lanternes, anime les danseurs : le ballet commence.*)

Noce flamande dans le genre des tableaux de Teniers. Des groupes de musiciens, de batteurs se succèdent. On exécute plusieurs

danses de caractère, des allemandes, des walses. Les buveurs, placés sur différents points du théâtre, complètent ce tableau. Après le final du ballet on voit accourir quelques personnes effrayées; tout le monde se lève.

BROWN.

Qu'est-ce que c'est? que veut dire tout ce tumulte?

LE CZAR.

Quelque dispute, sans doute.

Brown remonte la scène; tout le monde le suit. Lefort entre précipitamment.)

SCENE X.

Les Mêmes, LEFORT.

LEFORT, *bas au Czar, qui est resté à table avec le Marquis.*

Ah! Sire, je vous l'avais prédit: tout est perdu. (*rapidement.*) Le courrier du gouverneur de Moscou vient de me remettre ses dépêches... L'ancien parti de la princesse Sophie s'est réveillé tout-à-coup; le corps entier des Strélitz, soulevé, marche vers la capitale, dans le dessein de mettre votre sœur sur le trône, et de vous fermer tout retour dans vos états...

LE CZAR, *se levant vivement.*

Les perfides! ils mourront!... Partons, Lefort, partons à l'instant même.

SCENE XI.

Les Mêmes, BROWN, VAN-BETT, *revenant.*

BROWN.

Ah! mon dieu! mon dieu! en voici bien d'un autre... Tout le village qui est en combustion...

VAN-BETT, *le suivant.*

Comment, comment, père Brown, le feu a pris au village!... Il faut courir...

BROWN.

Eh! non, monsieur le bourgmestre, ce n'est pas cela...

VAN-BETT.

Qu'est-il donc arrivé?

BROWN.

Tous les faubourgs sont occupés par la milice bourgeoise... On parle de complot, de personnes suspectes que l'on veut arrêter sur le champ; toutes les tavernes et lieux de réunions publiques sont visités... cette maison est cernée de tous côtés...

LE CZAR.

Cernée de tous côtés!...

BROWN.

Personne ne peut sortir...

LEFORT, *bas*.

Personne !... Comment faire?...

LE CZAR.

Nous allons voir, morbleu !... si l'on osera...

VAN-BETT.

Certainement, nous allons voir !... Il est inoui qu'on se permette, à l'insçu du magistrat chargé de la police...

BROWN.

Ils ne vous laisseront pas sortir.

VAN-BETT.

Qu'est-ce que vous dites?... Ah ! bien, il serait joli, celui-là !... Me retenir, moi !... la première autorité de Sardam.

BROWN.

Ah ! voilà l'officier qui les commande !

VAN-BETT.

Un officier ! peste !... Mais vous ne me disiez pas qu'il y avait un officier.

LE CZAR, *bas à Lefort*.

Quel embarras ! Comment en sortir sans me faire connaître ?

PIERRE FLIMANN, *à part*.

Allons, allons, je ne l'échapperai pas, c'est sûr !

SCENE XII.

Les Mêmes, UN OFFICIER, *suivi de quelques Sous-Officiers.*

L'OFFICIER.

Le bourgmestre de Sardam?...

VAN-BETT.

C'est moi, Monsieur... et je suis fort étonné que, sans me prévenir...

L'OFFICIER.

Je me suis présenté trois fois chez vous, monsieur le bourgmestre, pour vous notifier les ordres dont je suis porteur... ne vous ayant pas rencontré, j'ai dû suivre les instructions qui m'ont été données.

VAN-BETT.

Ah diable ! c'est différent, si vous avez des instructions....
(aux autres.) S'il a des instructions en effet.

BROWN.

Des instructions... et de qui?...

VAN-BETT.

Ah ! c'est cela ! De qui a-t-il des instructions ? il n'a peut-être pas plus d'instruction que moi... (à l'Officier.) Vous entendez bien, Monsieur, qu'un fouc ionnaire public n'accorde pas sa confiance sans voir de ses propres yeux.

L'OFFICIER.

C'est trop juste, monsieur le Bourgmestre. (*Il tire un papier.*)
 Voici l'expédition de l'arrêté de leurs Seigneuries, signée du Secre-
 taire-d'Etat. (*Van-Bett prend les papiers et parait les lire.*)

VAN-BETT, à Brown et aux autres.

Il n'y a rien à dire... L'ordre est en bonne forme: voilà le cachet.

L'OFFICIER.

Les magistrats d'Amsterdam, instruits que depuis quelques mois
 des étrangers parcouraient les différens chantiers de la Hollande, et
 nous enlevaient un grand nombre d'ouvriers, de matelots, de
 pilotes et même d'officiers de marine, ont résolu, d'arrêter par un
 exemple ces ambauchages multipliés.

LEFORT, bas au Czar.

Ceci nous regarde.

LE CZAR, bas.

Chut!

VAN-BETT.

Comment! on a l'audace!... mais les Bourgmestres de la
 Hollande ne savent donc pas leur affaire... Ah! je réponds bien
 qu'à Sardam...

L'OFFICIER.

C'est à Sardam surtout que le plus grand nombre d'enrôlemens
 se sont faits.

VAN-BETT.

Hein?...

L'OFFICIER.

Ce matin encore, plus de cent charpentiers ou matelots se sont
 engagés pour la Russie...

VAN-BETT.

Ah! par exemple! et personne ne m'avertit de ce qui se passe.

L'OFFICIER.

L'intention des magistrats d'Amsterdam est que tout étranger
 trouvé sur le territoire des Hautes-Puissances, sans autorisation,
 soit arrêté et détenu dans les prisons...

VAN-BETT.

Arrêté et détenu... c'est bien comme je l'entends...

L'OFFICIER.

En conséquence, j'ai fait cerner par mes troupes tous les lieux
 publics...

VAN-BETT.

A merveille... je n'aurais pas mieux fait...

LEFORT, bas au Czar.

Comment nous tirer de là?

LE CZAR, à part.

Morbleu! L'aventure est piquante!

LE MARQUIS, bas.

Il faut couper les oreilles à ce faquin de Bourgmestre...

VAN-BETT.

Un moment... marchons doucement... Je crois, monsieur l'officier, que, sans sortir d'ici, nous trouverons notre affaire... j'ai des soupçons depuis ce matin...

L'OFFICIER.

Des soupçons!...

VAN-BETT.

Oui; je vois cinq ou six figures qui me sont inconnues... ça doit être des embaucheurs...

BROWN.

Comment, monsieur le Bourgmestre?

VAN-BETT, *élevant la voix.*

Silence. (*au Marquis*) Voyons, toi qui fais le ricaner... quel motif t'amène à Sard: m? qui es-tu?

LE MARQUIS.

Le marquis de Château-Neuf, envoyé de Sa Majesté le Roi de France et de Navarre.

VAN-BETT, *étonné.*

Envoyé de Sa Majesté Ah! mon dieu! je tombe bien pour le premier. Mille pardons, Monseigneur... ce n'était pas à vous que je m'adressais... c'est à... (*à Lefort.*) Qui es-tu...? toi qui chuchotte toujours avec ce grand escogriffe.

LEFORT.

L'amiral Lefort, ambassadeur du Czar de toutes les Russies.

VAN-BETT, *plus étonné.*

Un amiral!... un amiral!... Excellence, Excellence... (*à part.*) Le diable m'emporte si je conçois!... (*il voit lord Simpley.*) Ah! je tiens l'embauteur: oui, parbleu! il a voulu m'embaucher moi-même, en me faisant un tas de contes; il m'a même offert de l'argent, deux mille guinées qu'il ne m'a pas données (*montrant Flimann.*) Il a eu des conférences secrètes avec cet autre fripon... (*à lord Simpley.*) Qui es-tu, toi, voyons...

SIMPLEY.

Lord Simpley, envoyé de Sa Majesté Britannique...

VAN-BETT.

Oh! pour le coup, j'en perdrai la tête... on me demande des coquins, et je ne trouve que des seigneurs, des Milords... voilà une taverne bien composée, tout le corps diplomatique s'y était donné rendez-vous.

L'OFFICIER.

Je vous fais mon compliment, monsieur le Bourgmestre, vous êtes parfaitement instruit.

VAN-BETT.

Attendez... j'y suis... oui ventrebleu, ce Pierre Flimann, ce Pierre Michaloff... Arrêtez-moi ces deux hommes-là...

LE CZAR ET FLIMANN.

Moi!

VAN BETT.

Vous-mêmes!

Vous extravaguez...

BROWN.

Mon oncle!...

MARIA.

Silence!... vous ne m'apprendrez pas mon état peut être.

VAN-BETT.

Arrêtez, Bourgmestre.

SINPLEY.

Comment?

VAN-BETT.

C'est le Czar...

SINPLEY montrant *Flimann*.

Lui!... eh! bien dans ce cas... (*montrant le Czar.*) Arrêtez-moi celui-ci...

VAN-BETT, *étonné*.

Prenez garde...

LE MARQUIS, *bas à Van-Bett*.

Comment?..

VAN-BETT.

C'est le Czar...

LE MARQUIS, *lui montrant le Czar*.

Lui... ah! çà! ils seraient tous Czars, maintenant, si je les écoutais! ils se sont donné le mot. Eh! bien! ambassadeurs, souverains, ouvriers, danseurs... que l'on arrête tout le monde... j'y verrai plus clair peut-être demain matin...

VAN-BETT.

Le premier qui approche...

LE CZAR.

Tu te révoltes... Attends, attends. (*à l'officier*) Faites avancer vos gardes.

VAN-BETT.

Tu le prends sur ce ton!

LE CZAR *furieux*.

Qu'allez-vous faire?

LEFORT, *l'arrêtant*.

Je me moque de tout, pourvu que je châtie cet impertinent de Bourgmestre.

LE CZAR.

Je te ferai clouer dans un cachot.

VAN-BETT.

SCENE VIII.

Les Mêmes, troupe de SOLDATS qui garnissent toutes les avenues.

MARIA.

Ah! mon dieu, mon dieu! ils vont se battre!

VAN-BETT, *criant.*

Que chacun arrête son homme ; moi je m'empare du plus mutin
(*il va sur lui.*)

LE CZAR, *le poussant.*

Va-t'en au diable !

Van-Bett, poussé avec violence, tombe entre les bras de Brown et de sa nièce.

Oh ! le scélérat ! oser lever la main sur un Bourgmestre ! tu seras pendu le premier, allons... allez, allez en avant, et ne manquez pas surtout le coquin qui m'a donné le coup de poing.

Les soldats font un mouvement sur l'ordre de l'officier. Le Czar hors de lui saisit une table qu'il enlève et qu'il va lancer sur les assaillans. Lefort et le Marquis l'arrêtent et le couvrent de leurs corps. Maria se cache, Flimann vole auprès de Michaloff pour le défendre, la toile tombe sur ce tableau.

Fin du second Acte.

ACTE III.

Le théâtre représente le port de Sardam. Les chantiers de construction d'un côté avec des vaisseaux sur leurs quilles.

SCENE PREMIERE.

LE CZAR, LEMARQUIS *en habit de Cour très-brillant*, LEFORT
en uniforme d'officier général russe, UN KALMOUK.

LE CZAR.

Eh ! bien, mon cher Lefort ?

LE FORT, *montrant le Kalmouck.*

Vos ordres ont été exécutés, Sire ! mon Kalmouck quitte à l'instant le capitaine danois... il est prêt à vous recevoir sur son bord. Je me suis rendu caution vis-à-vis de notre ridicule Bourgmestre, pour Votre Majesté et ce pauvre Flimann ; vous êtes libres tous deux dans l'intérieur de Sardam.

LE MARQUIS.

Comment ! libres !... Je viens de rencontrer Flimann au milieu d'une escorte.

LE CZAR.

C'est pour mieux tromper nos surveillans, et détourner l'attention

publique qui pourrait se fixer sur moi. Ecoutez, mon cher Marquis, vous êtes seul dans notre secret, il faut que vous m'aidiez...

LE MARQUIS.

Parlez, Sire, que faut-il faire?..

LE CZAR.

Environner Flimann d'honneurs et de respects, le traiter en Czar.

LE MARQUIS.

Flimann!

LE CZAR.

Il s'agit de ne laisser aucun doute aux habitans de Sardam.... déjà, par mes ordres Lefort a logé le faux Czar à l'hôtel de l'ambassade, une garde nombreuse veille à sa porte, où l'accompagne partout... Cette extravagance sert merveilleusement mon projet; pendant que le Bourgmestre et les officiers hollandais s'empresment auprès de Flimann, je frète un bâtiment, je m'embarque secrètement, je repars à Moscou, sans que personne ait pu soupçonner mon retour.

LE MARQUIS, *riant.*

Mais, comment puis-je vous être utile?...

LE CZAR.

En offrant publiquement vos hommages à notre Czar d'emprunt. Cette démarche de la part de l'envoyé français, achevera de convaincre tout Sardam que Flimann est celui qu'ils veulent retenir.

LE MARQUIS.

Je vous suis tout dévoué, Sire, et une folie de plus ou de moins ne me coûtera rien pour servir Votre Majesté.

LE CZAR.

Très-bien (*à Lefort*) Lefort! cours donner mes dernières instructions au capitaine danois, j'irai bientôt le rejoindre, à quelque prix que ce soit, dans deux heures, je veux être loin du port de Saardam. Vous, mon cher Marquis, allez rendre votre visite d'étiquette au Czar, je recevrai vos adieux à bord du bâtiment danois. (*au Kalmouk*) Toi, reste, j'ai des ordres à te donner.

(*Lefort et le marquis sortent.*)

SCENE II.

LE CZAR, LE KALMOUK.

LE CZAR, *à lui-même.*

Où, il faut qu'un grand acte de justice annonce mon retour dans mes états.... Le châtimeut est terrible.... mais il est nécessaire les rebelles frémiront. (*Il tire de son sein un paquet scellé et cacheté.*) (*Au Kalmouk.*) Approche, et fais exactement ce que je vais te prescrire, il y va de ta tête. Tu vas sortir secrètement de Sardam, et partir sur le champ pour Moscou.... Voici une bourse, ne

ménage ni l'or, ni les chevaux.... cours nuit et jour.... aussitôt arrivé... remets cette dépêche au gouverneur, qu'il fasse exécuter sur-le-champ l'arrêt que j'ai porté. (*le Kalmouck s'incline.*) Ah! ne dis rien surtout à Lefort de cette mission importante (*à part*) Il m'implorerait pour les coupables. (*Haut*) Va, ne perds pas un seul instant, je saurai récompenser ton zèle.

(*Le Kalmouck sort.*)

SCENE III.

LE CZAR, VAN-BETT, SUITE, OUVRIERS, GARDES; etc.

VAN-BETT, *au Czar qui s'éloigne.*

Ah! dites donc, monsieur Michaloff... je vous trouve à propos... (*à un ouvrier*) Tu vas faire préparer la prison de l'arsenal, on ne sait pas ce qui peut arriver.

LE CZAR.

Qu'est-ce que c'est, M. le Bourgmestre?

VAN-BETT.

Vous m'avez donné un coup de poing, hier au soir....

LE CZAR.

Comment monsieur Van-Bett.

VAN-BETT.

Allons, m'avez-vous donné un coup de poing, oui ou non?...

LE CZAR.

Oui, monsieur le Bourgmestre.

VAN-BETT.

Je suis bien aise...

LE CZAR.

Vous êtes trop bon.

VAN-BETT.

Non, je suis bien aise que vous en conveniez devant tout le monde... Dans un quart d'heure, vous vous rendrez à la maison de ville, s'il vous plaît, nous avons à causer...

LE CZAR.

Mais, Monsieur...

VAN-BETT.

Je ne vous dis que cela, nous avons à causer, une autre vous dirait la prison, le cachot; mais moi je n'effraie jamais les accusés: nous avons à causer... retirez-vous, et aussitôt que j'aurai harangué Sa Majesté, vous aurez la bonté de vous préparer à un petit interrogatoire.

LE CZAR.

Je suis prêt, monsieur le Bourgmestre. (*à part en sortant*) Dans un quart d'heure, tu viendras faire ton interrogatoire en pleine mer, si tu veux.

SCENE IV.

Les Mêmes, *excepté* LE CZAR.

VAN-BETT, *le regardant sortir.*

Ah! ah! mon drôle, ton coup de poing est là.... Ah ça vous

autres, n'oubliez rien de ce que je vous ai recommandé... qu'aucun bâtiment ne puisse sortir sous quelque prétexte que ce soit.... que les chaînes du port soient tendues.

LES MATRELOTS et les gardes.

Oui, monsieur le Bourgmestre.

(ils sortent.)

VAN BETT, aux valets de ville.

Pour vous, que l'on ne s'écarte pas du cérémonial que j'ai prescrit... ne quittez pas Sa Majesté; sentinelles à sa porte, gardes autour de sa voiture, s'il en a une, et autour de sa personne s'il n'en a pas. Allez et surtout pas de bêtises, vous savez que je ne les aime pas.

(Les valets sortent.)

SCENE V.

VAN BETT, seul.

Ah! mon dieu! et ma harangue... J'allais oublier le plus essentiel de la cérémonie... Voyons un peu... Sire... Je n'aurai jamais le tems... Je crois que j'aurai plutôt fait de chercher dans mes papiers... Eh! oui, j'ai mon discours pour l'avènement de notre Stathouder; celui qui commence par: *Quel beau jour que celui!*... Ça fait fait juste mon affaire... *Quel beau jour que celui!*... Ces choses là vont à tout le monde.... Le voici!... et mes préparatifs qui ne sont pas encore terminés!...

SCENE VI.

VAN-BETT, PIERRE FLIMANN, au milieu des Gardes qui l'accompagnent.

PIERRE FLIMANN, aux gardes.

Mais laissez-moi donc, que diable, je n'ai pas besoin de vous autres pour me promener dans Sardam..

VAN BETT, s'inclinant.

Sire...

PIERRE FLIMANN.

Qu'est-ce que vous dites?

VAN-BETT, avec plus de respect

Votre Majesté....

PIERRE FLIMANN.

Morbleu! monsieur le bourgmestre, vous êtes bien poli aujourd'hui, et hier....

VAN-BETT.

Ah! Sire, vous pardonnerez aisément une erreur involontaire. D'ailleurs, je fais tout dans ce moment pour vous la faire oublier.

PIERRE FLIMANN.

A la bonne heure.

VAN-BETT.

Oui, Sire.... j'ai déjà pris mes renseignemens sur les personnes qui ont pu offenser Votre Majesté pendant son séjour à Sardam.... Je viens de mettre à l'amende ce coquin de Portugais qui tient le cabaret au bout du port, qui vous a refusé crédit dimanche dernier.

PIERRE FLIMANN.

Ah ! c'est vrai.

VAN-BETT.

Vous voudrez bien m'excuser aussi pour les six jours de prison du mois passé.

PIERRE FLIMANN.

Allons donc, ne parlons pas de cela.

VAN-BETT.

Voilà qui est fini, Sire, je n'en parlerai plus.... Mais j'aperçois lord Simpley.

SCENE VII.

Les Mêmes, LORD SINPLEY, *richement vêtu.*

SINPLEY, *avec respect.*

Sire.... puis-je dire un mot en particulier à Votre Majesté.

PIERRE FLIMANN.

Je suis à vous.

SINPLEY, *à Van-Bett.*

Laissez-nous, monsieur le Bourgmestre.

VAN-BETT.

Oui, monseigneur, je me doutais bien qu'il vous importait de savoir.... Ce Pierre.... vous vous souvenez quand vous me disiez : monsieur le Bourgmestre..... deux mille guinées..... ce que j'en dis, ce n'est pas pour vous rappeler....

SINPLEY, *impatiente.*

Laissez-nous, vous dis-je.

VAN-BETT.

C'est ça.... nous sommes fixés.... Je m'en vais régler l'ordre de ma cérémonie. *(Il sort.)*

SCENE VIII.

LORD SINPLEY, PIERRE FLIMANN.

(Cette scène se dit très-rapidement.)

SINPLEY.

Sire, nous n'avons pas un instant à perdre... Votre Majesté court ici le plus grand danger. Vous savez ce qui se passe...

PIERRE FLIMANN.

Pas précisément.

SINPLEY.

Tandis que votre sœur fomenté des troubles à Moscou, vos ennemis veulent tenter de vous retenir à Sardam! l'embargo est mis sur tous les bâtimens.

PIERRE FLIMANN.

L'embargo !.... ah ! diable !

SINPLEY.

Mais j'ai prévu votre embarras, et je viens vous proposer d'en sortir, il faut partir...

PIERRE FLIMANN.

C'est cela.

SINPLEY.

Secrètement.

PIERRE FLIMANN.

Le plus secrètement possible.

SINPLEY.

Voici d'abord un sauf-conduit de l'amirauté.

PIERRE FLIMANN, *le prenant.*

Un sauf-conduit....à merveille.

SINPLEY.

Ensuite, pour lever toute difficulté, et assurer un prompt retour dans ses états à Votre Majesté, je vais mettre à vos ordres le yacht royal, qui sert aux voyages de mon souverain.

PIERRE FLIMANN.

Ce beau vaisseau ?

SINPLEY.

Cinquante matelots viennent d'y monter.... Avez-vous l'argent nécessaire ?.....

PIERRE FLIMANN.

Pas tout-à-fait, Michaloff porte toujours la bourse.

SINPLEY.

Je vais faire porter dans la chambre du bâtiment, dix mille livres sterlings, que je tenais prêtes à tout événement... je reviens de suite en ces lieux.... Vous signez le traité, vous partez.... et j'aurai la gloire d'avoir sauvé le souverain de la Russie.

(Il sort.)

SCENE IX.

PIERRE FLIMANN, SA GARDE D'HONNEUR.

Dix mille livres sterlings. . . Moi! le Czar! (*riant*) Ma foi, puisque monsieur le Bourgmestre s'est mis en tête que je ne pouvais être qu'un czar ou un déserteur, prenons les honneurs, ça ne peut pas me compromettre...

Deux Pierre.

C

SCENE X.

PIERRE FLIMANN, LE CZAR, Gardes.

LE CZAR, *vivement.*

Corbleu ! tous les bâtimens sont retenus, aucun ne peut plus sortir du port. Le capitaine même qui devait me conduire (*avec impatience*) Je ne puis rester en place... chaque instant de retard...

PIERRE FLIMANN.

Ah ! mon ami.. je suis bien content de te revoir... les menaces du Bourgmestre m'avait effrayé... Franchement je te conseille de songer à ta sûreté...

LE CZAR.

Moi!...

PIERRE FLIMANN.

Oui ; M. Van-bett, le Milord, ils veulent trouver entre nous deux un déserteur et un Czar, et comme ils me prennent pour le Czar : tu vois que ton affaire n'est pas bonne ! d'autant que l'embargo est mis sur tous les vaisseaux.

LE CZAR.

Je le sais bien, morbleu.... Je comptais partir à l'instant....

PIERRE FLIMANN

Allons, allons, calme toi ; cet embargo ne peut pas durer longtemps, quand ils seront bien convaincus que nous n'sommes ni l'un ni l'autre le Czar qu'ils cherchent.... et que tu te mettes en route deux ou trois jours plus tard.

LE CZAR, *vivement.*

Deux ou trois jours de retard!.. pas un jour... pas une heure, il faut qu'à l'instant même....

PIERRE FLIMANN.

C'est donc bien sérieux?...

LE CZAR.

Il y va de mon honneur, de ma vie....

PIERRE FLIMANN, *à part.*

C'est un déserteur.... C'est clair. (*Haut*) Mon cher Michaloff, tu sais combien je t'aime.... je puis te servir.

LE CZAR.

Toi, Flimann...?

PIERRE FLIMANN.

Tiens ! il serait joli qu'un souverain ne pût pas obliger son ami, son compagnon de taverne... j'ai aussi mes intelligences secrètes.. je puis partir quand je voudrai, j'ai un yacht.... oui, un yacht à moi.... un sauf.... Comment qu'il appelle ça, un sauf-conduit ; etsi tu veux, je t'offre une place dans ma voiture.

LE CZAR.

Qest-ce que tu dis donc ?

PIERRE FLIMANN.

Regarde ces papiers.... Pour un prince, tu sais que mon éducation a été un peu négligée... aussi je te prends pour mon secrétaire... je t'emmène avec moi sur mon yacht.

LE CZAR, *regardant les papiers.*

Eh ! mais, plus j'examine....

PIERRE FLIMANN.

C'est en règle, pas vrai... oh ! mon Mylord n'aurait pas voulu me tromper.

LE CZAR.

Quoi ! c'est le secrétaire anglais....

PIERRE FLIMANN.

Tout juste.

LE CZAR, *avec joie.*

A merveille, nous sommes sauvés.

PIERRE FLIMANN.

C'est clair...

LE CZAR.

Je t'emmène avec moi....

PIERRE FLIMANN.

Comment tu m'emmènes ! un instant s'il vous plaît, c'est moi qui fais les honneurs de mon yacht...

LE CZAR, *sans l'écouter.*

Ah ! ah ! Messieurs, je pourrai malgré toutes vos ruses, reparaitre au sein de mes états, et frapper les rebelles que vous voulez servir.

SCENE XI.

Les Mêmes, LEFORT, LE MARQUIS.

LE CZAR, *les voyant.*

Venez, mes amis, venez... je suis hors d'embarras... Sir Simpley s'est chargé avec une bonté toute particulière, de me procurer les moyens de sortir de Sardam, et Sa Majesté (*en montrant Flimann.*) veut bien me prêter un bâtiment et un sauf-conduit qu'elle vient d'obtenir pour elle-même....

LEFORT.

Est-il possible ?

LE MARQUIS.

Quoi ! ce pauvre Simpley !.. Allons, il est heureux dans ses négociations.

PIERRE FLIMANN.

Un moment, Messieurs, un moment. Je pars, c'est vrai... j'emmène Michaloff, c'est encore vrai, parce que c'est un bon enfant, et que je ne suis pas fâché de le tirer des griffes de la justice ; mais j'ai des affaires à régler avant de partir, et vous aurez la complaisance de m'attendre...

LE CZAR.

Tu ne sais ce que tu dis, mon cher Flimann, nous partons sur-le-champ.

PIERRE FLIMANN.

Pas dutout; et ma petite Maria?

LE CZAR.

Nous l'emmenons aussi.

LE MARQUIS.

Rien de plus facile... un enlèvement.

LEFORT.

Je m'en charge...

PIERRE FLIMANN.

Je m'y oppose... Et vous monsieur le Français, ayez la bonté de me délivrer de votre présence... ou si non, maintenant que l'on m'obéit et que je puis agir en prince... je vous fait prendre par mes gens.

LE MARQUIS.

Monsieur le charpentier... pas tant de familiarité.

PIERRE FLIMANN.

Hein! c'est unique celui-là... vis-a-vis d'un Czar.

LE CZAR.

Allons mon cher Lefort, fais avertir nos gens.

PIERRE FLIMANN.

Attends donc...

LE CZAR.

Je n'écoute rien.

PIERRE FLIMANN.

Mais je ne puis consentir...

LE CZAR.

Suis-moi.

PIERRE FLIMANN.

Comment, morbleu!

LE CZAR, *fièrement.*

Obéis!... je l'ordonne...

PIERRE FLIMANN, *stupéfait.*

Obéis! quel ton! quel regard! Allons, v'là le Czar, maintenant, qui va être le très-humble serviteur d'un garçon charpentier. Tout est bouleversé.

LE CZAR.

Partons.

SCÈNE XII.

Les Mêmes, VAN-BETT, LEFORT, L'OFFICIER, LORD
SIMPLEY, Suite, Gardes.

VAN-BETT, *accourant.*

Monseigneur!...

LE CZAR, *à part.*

Au diable l'imbécille !..

VAN-BETT.

Je tiens enfin le fil de l'intrigue... Il y a un complot.

PIERRE FLIMANN.

Un complot !

SIMPLEY.

Eh ! monsieur le Bourgmestre, vous perdez l'esprit... Il est tout simple que le Czar ait expédié un courrier pour Moscou.

LE CZAR, *à part.*

Il est question de mon courrier !

LEFORT.

Expliquez-vous ; vous parlez d'un courrier ?

VAN-BETT.

Oui excellence, d'un courrier que je viens de faire arrêter comme il sortait de Sardam... mais avant tout, monseigneur.. permettez... avez-vous expédié un courrier ?

LEFORT.

Non.

VAN-BETT, *à Flimann.*

Et Sa Majesté ?...

PIERRE FLIMANN.

Moi ! j'en'ai jamais expédié de courrier de ma vie...

VAN-BETT, *à lord Simpley.*

Là, j'en étais sûr. Vous l'entendez, S. M. n'a jamais expédié de courrier de sa vie... et d'ailleurs... un courrier qui ne porte pas de livrée, et qui finit par m'avouer qu'il a reçu 500 roubles, de qui ? de Monsieur Pierre Michaloff.

TOUS.

Michaloff !

VAN-BETT.

Oui, Messeigneurs, c'est lui qui l'a expédié.

LE CZAR.

Il a juré de me me faire mourir d'impatience.

VAN-BETT.

Je me suis emparé de ses dépêches... afin que vous avisiez avec Sa Majesté.

LE CZAR.

Comment, le misérable !... Il ne fait que des sottises !..

VAN-BETT.

Des sottises !.. (*à Lefort*) lisez, Monseigneur..LEFORT, *prenant la lettre.*Au gouverneur de Moscou ! (*à part*) Que vois-je ! c'est de la main du Czar. (*à Van-Bett.*) Monsieur le Bourgmestre tenez-vous un instant à l'écart :VAN-BETT, *aux autres.*Laissez ; l'ambassadeur est homme de tête, il va tirer l'affaire au clair. Rassemblons nos gardes, et qu'il ne puisse nous échapper.
(*Tout le monde se retire en arrière sur l'ordre de Van-Bett.*)

LE MARQUIS.

Ne le perdons pas de vue.

PIERRE FLIMANN.

Ce pauvre Michaloff!..

SCENE XIII.

LE CZAR, LEFORT.

LEFORT.

Quoi ! Sire... est-ce vous en effet ?

LE CZAR.

Oui, Lefort, je ne voulais pas que ma vengeance éprouvât le moindre retard... j'ai commandé sur-le-champ le punition des rebelles.

LEFORT.

Et vous m'avez caché cet ordre.

LE CZAR.

Je connais ton indulgence, ta faiblesse même dans ces sortes d'occasions... tu m'aurais imploré pour les traîtres... l'intérêt de ma puissance, le bonheur futur de mon peuple demandent un exemple terrible, lis....

LEFORT.

Ah ! Sire : vous me faites frémir !..

LE CZAR.

Lis, te dis-je...

LEFORT, lisant.

Grand dieu !.. la condamnation de la princesse, de votre sœur...
Ah ! Pierre !..

LE CZAR.

Elle l'a méritée.

LEFORT.

Gardez-vous d'écouter un premier mouvement de fureur..

LE CZAR.

Je dois arrêter les progrès d'une révolte, qui peut plonger la Russie dans un nouvel abîme.

LEFORT, au Czar.

Votre sœur n'est point jugée.

LE CZAR.

Je connais son ambition.

LEFORT.

Eh ! bien qu'un pardon généreux...

LE CZAR, avec colère.

Pardonnez !.. moi... pardonner à ceux qui méditaient ma mort, la destruction de mon empire... pardonner à celle qui voudrait livrer mes sujets, mes enfans à des guerres éternelles... Non, non, jamais... Lefort, vous connaissez maintenant ma volonté suprême. Cet ordre doit être envoyé sur le champ... faites votre devoir...

LEFORT, *froidement.*

Mon devoir ! je ne le trahirai jamais... *La princesse doit être jugée à Moscou...* vous l'entendez... jamais celui que vous honorez du nom de votre ami, ne vous laissera consommer une injustice, ni flétrir votre gloire... (*Il déchire la lettre.*)

LE CZAR, *furieux*

Malheureux !... tu méconnaiss ton maître. Rien ne pourra te garantir de ma fureur.

(*Il fait un mouvement et saisit une hache.*)

SCENE XIV.

Les Mêmes, LEMARQUIS, SIMPLEY, WAN-BETT, PIERRE FLIMANN.

TOUS, *accourant.*

Ciel !...

LEFORT, *froidement.*

Frappe Pierre, mais ton histoire le dira...

WAN-BETT.

Eh ! bien, eh ! bien, on se permet...

LEFORT.

Silence...

LE CZAR, *confondu.*

Ah ! dieu... Lefort... Lefort... Qu'allais-je faire ?.. tu m'as épargné un premier crime, et j'allais t'en punir... pardonne à la violence de mes passions... je veux réformer ma nation, et je ne puis me réformer moi-même...

LEFORT, *voulant prendre sa main.*

Sire...

TOUS.

Sire !...

LE CZAR.

Situ me pardones... appelle-moi donc ton ami...

LEFORT, *tombant dans ses bras.*

Mon ami.

SIMPLEY.

Que veut dire ceci ?

WAN-BETT.

Ah ! bien.... Celui-là est singulier, ils s'embrassent.

LEFORT, *dans les bras du Czar.*

O Pierre, ô mon maître... Pardonne moi toi-même d'avoir osé te résister...

TOUS.

Son maître!..

SINPLEY, *frappant du pied.*

C'est le Czar !...

TOUS.

Le Czar !

PIERRE FLIMANN.

Michaloff!

LE FORT, *avec force et enthousiasme.*

Lui-même.

TOUS, *s'inclinant.*

Ah ! Sire !

LE CZAR.

Allons, je vois qu'il n'est plus possible de garder l'incognito. (*aux ouvriers.*) Oui mes amis, Pierre Michaloff, votre compagnon de travail, de plaisirs, qui veut assurer le bonheur de tous ses camarades de Sardam..

PIERRE FLIMANN.

C'est-il possible... Ah ! mon dieu, comment c'est toi (*sautant de joie.*) Oh ! que je suis content... Michaloff, mon meilleur ami qui se trouve empereur.

VAN-BETT, *étourdi.*

Ah ! ça ! entendons-nous, je vous prie... il ne peut pas y avoir deux Czars... Son Excellence me dit c'est celui-ci, à présent c'est celui-là. (*Il s'avance humblement près du Czar*) Sire. ...Sire... quel beau jour que celui...

LE CZAR.

C'est assez, monsieur le Bourgmestre.

VAN-BETT.

Non, Sire, ce n'est pas assez, j'ai tout disposé (*à part*) Heureusement que tout est prêt... je n'ai pas besoin de changer le cérémonial.. Je n'ai que ça à faire v'lan... v'lan. (*à sa suite.*) donnez le signal, et que toute la ville vienne rendre les honneurs.

LE CZAR.

Miséricorde toute la ville... je pars à l'instant (*à lord Simpley.*) Lord Sinpley un traité d'alliance est signé entre la France et la Russie... dites au Roi votre maître, que la paix est le plus sincère de mes vœux. Je puis me rendre médiateur entre la France et les puissances alliées... qu'il accède aux propositions faites à Risvick, par Louis XIV, et la paix est conclue...

SCENE XV.

Les Mêmes, MARIA à la tête des jeunes filles, portant des bouquets; - BROWN, à la tête des OUVRIERS.

VAN-BETT.

Bon ! voici tout mon monde ! Allez, allez. (*Maria s'avance à la tête des jeunes filles, et va présenter ses bouquets à Flimann.*)

VAN-BETT.

Eh! bien... eh! bien, qu'est-ce que vous faites donc?... ce n'est pas par là.

MARIA.

Mais, mon oncle, ne nous avez-vous pas dit de présenter au Czar...

VAN-BETT.

Voyez un peu la petite sottise. *(lui montrant le Czar)* Est-ce que vous ne comprenez pas que voilà Sa Majesté... Il ne faut que cinq minutes d'attention.

MARIA.

Comment, ce n'est plus Flimann?

PIERRE FLIMANN.

Non, ma chère Maria.

VAN-BETT, *aux ouvriers*

Vous l'entendez... n'allez pas vous tromper.

(On présente les fleurs au Czar.)

LE CZAR.

Je vous remercie, mes amis. Petite Maria, je ne vous ai point oubliée, vous épouserez Flimann.

MARIA.

Est-il possible!....

VAN-BETT.

Quoi, Sire! un garçon charpentier...

LE CZAR.

Je l'emmène, et je le mets à la tête de mes chantiers sur la Newa.

PIERRE FLIMANN.

Sur la Newa!.. Mais il me semble qu'il n'y a pas une chaloupe,

LE CZAR.

Dans dix ans... on y verra la capitale de la Russie.

VAN-BETT, *humblement.*

Sire, quand votre capitale sera bâtie, si vous avez besoin d'un Bourgmestre... vous connaissez mes talens...

LE CZAR, *riant.*

Je me souviendrai de vous.

VAN-BETT.

Allons, je serai Bourgmestre de la Newa; cela doit faire un fort joli poste.

LE CZAR.

Adieu, mes amis.

TOUS.

Vive le Czar!

Deux Pierre.

H

(*Le Czar, Lefort, Flimann, montent à bord du Yacht qui paraît dans le fond; des chaloupes remplies d'officiers hollandais le suivent; Chateauneuf l'accompagne.*)

SCÈNE XIV ET DERNIÈRE.

Les Mêmes, LES TROUPES, sous les armes, MATELOTS,
Suite.

On entend les cris des matelots. Les ambassadeurs et Van-Bett accompagnent le Czar et Lefort. Le Czar s'élançe sur le Yacht, et s'empare du gouvernail. Les ouvriers, les jeunes filles suivent Flimann et Maria qui s'embarquent aussi. Les troupes forment la haie. Les officiers-généraux hollandais arrivent de toutes parts pour complimenter le Czar; celui-ci reçoit les félicitations de dessus le pont du Yacht. Pierre donne le signal du départ; il dirige lui-même la manœuvre. Les voiles s'enflent, les mousses grimpent aux cordages, le vaisseau fend les ondes. Les batteries du port le saluent de leur artillerie, les tambours battent d'un champ, les cloches sonnent, les troupes présentent les armes, tout le peuple est incliné.

TABLEAU.

FIN.

Ouvrages qui se trouvent chez BARBA, Libraire.

L'OFFICIEUX, ou les Présens de Noce, par Pigault-Lebrun. Figures, dessins de Chasselat, et gravé par Couché. 5 fr.

LE TORRENT DES PASSIONS, ou les Dangers de la Galanterie. 2 vol. in-12, fig. par les mêmes, de l'auteur de la Princesse de Nevers. 5 fr.

JOHNN BULL, ou Pile des Chimères, par M. Léger. 3 vol. in-12, figures dessinées et gravées par les mêmes. 7 fr. 50 c.

LE GARÇON SANS SOUCI, par PIGAULT-LEBRUN, 2 vol. in-12, fig. 2^e édition. 5 fr.

RÉPERTOIRE DU THÉÂTRE FRANÇAIS, ou Recueil des Tragédies et Comédies restées au théâtre, nouvelle édition, conforme à la représentation, dédiée à la Comédie Française, 6 vol. in-8. 56 fr.

Chaque volume contient 6 pièces, et se vend séparément. 6 fr.

Le complément de ce Répertoire paraîtra successivement par deux volumes, un de tragédies et un de comédies.

Ces pièces, qui sont déjà au nombre de quarante, et qui se vendent séparément (1 fr. 50 c.), sont imprimées telles que leurs auteurs les ont faites : elles indiquent, en outre, les variantes adoptées aujourd'hui, ainsi que la place que doivent occuper les acteurs au commencement et pendant le cours de chaque scène. Mon intention est d'imprimer toutes celles qui sont restées au Répertoire du Théâtre Français, ou que l'on y remettra. Les jeunes gens qui se destinent au théâtre, y trouveront toutes les traditions consacrées par le tems.

Les Volumes en vente contiennent les pièces suivantes :

TOME 1^{er}. Tragédies.
 Athalie, de Racine.
 Andromaque, idem.
 Britannicus, idem.
 Le Cid, de Corneille.
 Mariamne, de Voltaire.
 Œdipe, idem.

TOME 1^{er}. Comédies.
 L'École des Femmes, de Molière,
 Les Femmes Savantes, idem.
 Le Tartuffe, idem.
 Les trois Sultannes, de Favart.
 L'heureuse Erreur, de Patrat.
 Les Rivaux d'eux-mêmes, de Pigault,

TOME II.
 Cinna, de Corneille.
 Iphigénie en Aulide, de Racine.
 Mahomet, de Voltaire
 Tancrède, idem.
 Zaïre, idem.
 Manlius Capitolinus, de Lafosse.

TOME II.
 Le Misanthrope, de Molière.
 Le Chevalier à la Mode, de Dancourt,
 La Femme jalouse, de Desforges.
 Le Mercure galant, de Boursault.
 Le Grondeur, de Brueys et Parapat.
 Les Projets de mariage, de Duval.

TOME III.
 Coriolan, de La Harpe.
 Gabrielle de Vergy, de Belloy.
 Horaces (les), de P. Corneille.
 Iphigénie en Tauride, de Guymond de Latouche.
 Polieucte, de P. Corneille.
 Rhadamiste et Zénobie, de Crébillon.

TOME III.
 Barbier de Séville (le), de Beaumarchais.
 Dehors Trompeurs (les), de Boissy.
 Fausses Confidences (les), de Marivaux.
 Fourberies de Scapin (les), de Molière.
 Jeux d'Amour et du Hasard (les), de Marivaux.
 Tartuffe des mœurs (le), en 5 actes, de Chéron.

SUPPLÉMENT.

Abufard, de Ducis,
 Othello, idem.
 Honnête Criminel (l').
 Phèdre, de Racine.

Warwick, de Laharpe,
 Métromanie (la), de Piron.
 Plaideurs (les), de Racine.
 Fausses Infidélités (les), de Berthe,

Toutes ces pièces se vendent séparément.

MÉMOIRE DRAMATIQUE, ou Almanach Théâtral. 12 vol. in-24. Chaque année se vend séparément. 1 fr. 50 s.

Livres extraits du Catalogue

HISTOIRE PHILOSOPHIQUE DE LA RÉVOLUTION DE FRANCE, depuis 1787 jusqu'au retour de S. M. Louis XVIII en 1814, par Fantin-Désodours. 8 vol. in-8°, ornés du portrait de l'auteur. 36 f.

Cette sixième édition est un ouvrage neuf : il est entièrement refait. L'auteur y professe une grande impartialité ; il a extirpé, si j'ose m'exprimer ainsi, une poignée d'intrigans révolutionnaires de la masse de la nation française, il la justifie aux yeux de l'Europe et de la postérité ; en un mot, il rend justice aux braves gens et aux gens braves. Cet ouvrage doit plaire aux hommes impartiaux de tous les pays.

LE CUISINIER ROYAL, ou l'Art de faire la Cuisine et la Pâtisserie, pour toutes les fortunes, avec la manière de servir une table depuis vingt-cinq jusqu'à soixante couverts. *Neuvième édition*, revue, corrigée et augmentée de cent cinquante articles ; par A. Viard, homme de bouche ; suivie d'une notice sur les vins, par M. Pierhugue, sommelier du Roi ; un vol. in-8. 6 fr.

Cet ouvrage a été réimprimé huit fois dans l'espace de dix années. L'auteur étant en pays étranger, il n'a pu réparer les omissions qui manquaient dans les huit premières éditions. Depuis son retour en France, la complété son livre, qui peut passer pour le meilleur Manuel de Cuisine qui existe.

ŒUVRES COMPLÈTES DE PIGAULT-LEBRUN, 66 vol. in-12, figures. Prix, 160 fr. *Ces ouvrages se vendent séparément.*

Garçon (le) sans souei, 2 vol. in-12. fig.	5 f.
L'Officier, 2 vol. in-12. fig.	5 f.
Adélaïde de Méran, 4 vol. in-12.	10 f.
Angélique et Jeanneton, 2 vol. in-12.	5 f.
Barons (les) de Felsheim, 4 v. in-12.	10 f.
Citateur (le), 2 vol. in-12.	6 f.
Cent vingt jours (les), 4 vol. in-12.	10 f.

Cet ouvrage contient : Théodore, ou les Péruviens, 1 vol., M. de Klinglin, 1 vol. ; chaque volume se vend séparément 2 f. 50 c.

Enfant (l') du carnaval, 2 v. in-12.	5 f.
Famille (la) Luceval, 4 vol. in-12.	10 f.
Folie (la) Espagnole, 4 vol. in-12.	10 f.
Jérôme, 4 vol. in-12.	10 f.
Homme (l') à projets, 4 vol. in-12.	10 f.
Mélanges littéraires et critiques, 2 vol. in-12.	5 f.
Mon Oncle Thomas, 4 vol. in-12.	10 f.
Monsieur Botte, 4 vol. in-12.	10 f.
Monsieur de Roberville, 4 v. in-12.	10 f.
Théâtre et poésies, 6 vol. in-12.	12 f.
Une Macédoine, 4 in-12.	10 f.
Tableaux de Société, 4 vol. in-12.	10 f.

Pièces de Théâtre.

Les Originaux au Café, vaud. en 1 acte, Baboukin, ou le Sérail en Cognette, pour le début de M. Potier au Théâtre vaud. en 1 acte, par MM. Merle et de la Porte-Saint-Martin, par MM. Lafortelle. 1 f.
 Merle et Brazier. 1 f. Enfant du Régiment (l'), tableaux mil.
 Brouille (la) et le Raccommodement, Werther, ou les Egaremens d'un cœur vaud. en un acte, par MM. Frédéric sensible, vaud. en 1 acte, de MM. et H. Simon. 1 f. 25 c. Georges Duval et Rochefort. 1 f. 25 c.

Le même Libraire se charge des expéditions à l'étranger, soit par cotilles ou autres fournitures de livres.

Son Catalogue se distribue gratis.

E,
n-
f.
n-
si,
il
ux
ar-

tes
a'
ent
ur
r.
ur
ms
re,

e,
et

il.
eur
M.
c.
ou



133591

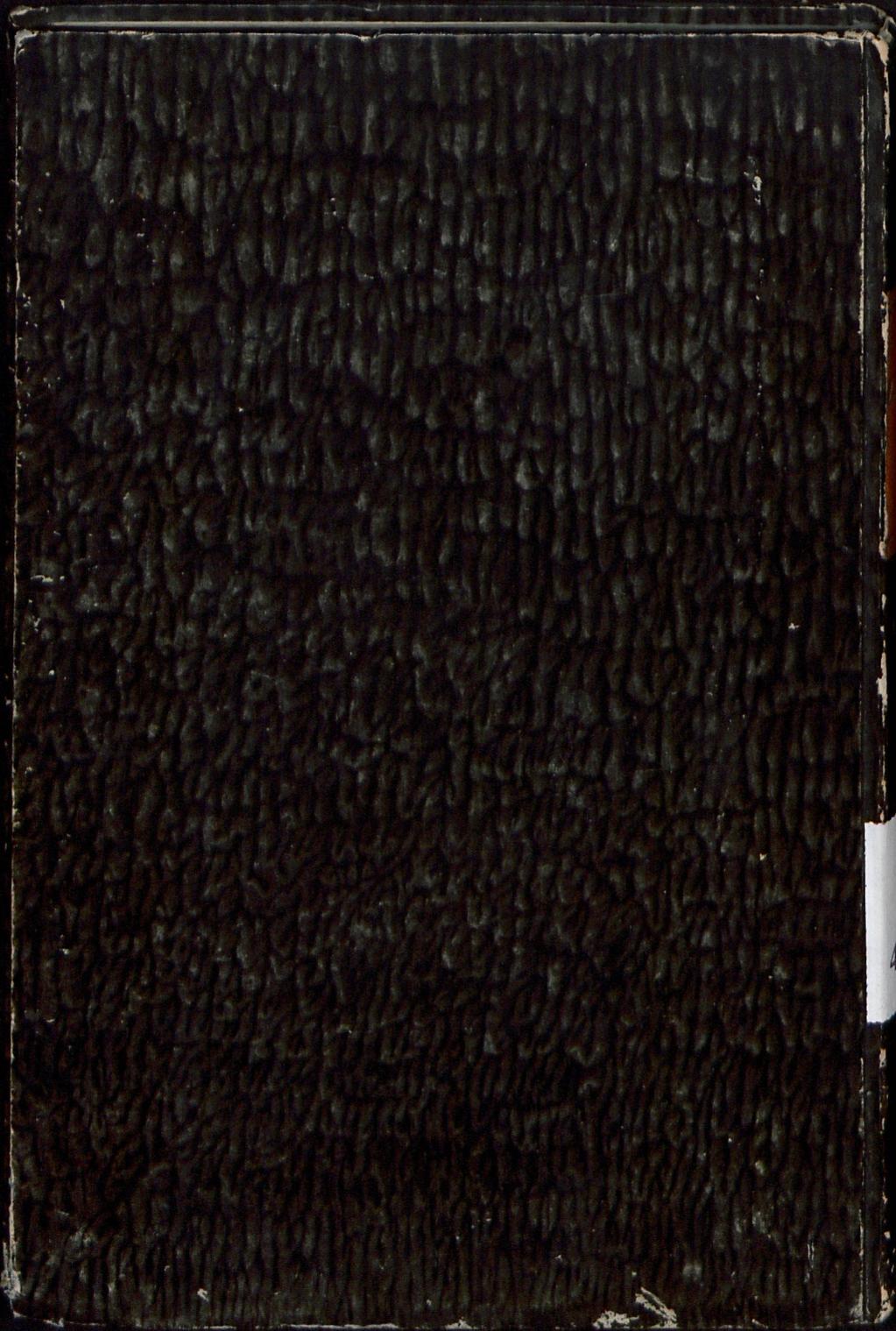
s

AD=133591

8266 5470

DR 4103^h





4





LE BOURGMESTRE

DE SARDAM,

OU

LES DEUX PIERRE,

COMÉDIE-HÉROIQUE

EN TROIS ACTES ET A GRAND SPECTACLE,

Par MM. MELESVILLE, BOIRIE ET MERLE;

Musique de M. SCHAFFNER; Ballets de M. LABOTTIÈRE.

*Représentée, pour la première fois, à Paris, sur
le Théâtre de la Porte-St.-Martin, le 2 juin 1818.*



PARIS

CHEZ J.-N. BARBA, Libraire,

Editeur des *Œuvres de Pigault Lebrun*,

Palais-Royal, derrière le Théâtre Français, n^o. 51.

De l'Imprimerie de HOCQUER, rue du Faubourg Montmartre, n^o. 4.

1818.